

Sous  
le ciel breton

par

*EMILE YUNG*



GENEVE  
*Ch. Eggimann et Cie, éditeurs.*

PARIS  
*Librairie Fischbacher*  
33, rue de Seine, 33

—  
1894

Sous le ciel breton

## *A la Mémoire*

DE MA PETITE AMIE

MARIE J.

*morte à l'âge de seize ans et demi.*

Son âme candide s'envola certain Dimanche de premier printemps, à l'instant où le soleil se couchait dans la mer, et son corps charmant repose, à jamais, dans un pauvre petit cimetière de Bretagne, bercé par l'éternelle mélodie des vagues.

## *Introduction.*

On ne voit guères, quand on ne voit qu'avec les yeux ; ils ne sont guères bons que pour faire des cartes de géographie ; l'imagination, l'esprit seuls saisissent le reste.

LAMENNAIS.

*Ce sont, dans les pages qui suivent, de simples notes, prises en des lieux de prédilection, par un naturaliste en vacances, plus épris de l'âme cachée dans les choses que de leur aspect extérieur.*

*La Bretagne qui les a inspirées, renferme dans son vieux sol tourmenté par les vents de la mer, des trésors d'émotions et de tendresses*

*qu'elle livre sans réserves à ceux qui vont vers elle sans autre ambition que d'apprendre à l'aimer. A peu près seule, dans notre Occident civilisé, elle a résisté au nivellement universel. Elle est très vieille et très jeune à la fois ; les siècles ont passé sur elle, mais ils ne l'ont point ternie. Elle est jalouse de sa gloire de jadis, elle est justement fière de ses naïves croyances, de sa beauté immuable, de ses nobles rêves irréalisés. La bonhomie, l'ingénuité, la constance, toutes ces vertus exquises que nos âmes compliquées ont perdues, se sont réfugiées dans les plis de ses vallons, dans les recoins de ses rivages.*

*Je n'oublierai jamais le doux émoi qui m'envalait lorsque mon métier de naturaliste me conduisit pour la première fois sur l'une de ses grèves sauvages. Combien tout m'y apparut grand, simple et respectable ! Que d'expression dans ses paysages austères et magnifiques ! Que de poésie dans son ciel obstinément mélancolique ! Et quelle puissante évocation du passé dans ses monuments dont chaque pierre*

*est imprégnée de religieux souvenirs ! J'y ai goûté des moments de bonheur entier et sans désirs. J'y ai partagé des tristesses que les langues humaines ne sauront jamais dire. Cela fait que je me sens uni à elle par des liens de reconnaissance, de pitié et d'admiration, les plus durables qui soient au monde.*

*Puisse ce petit livre attirer sur ce pays aimé quelque sympathie nouvelle ; rien ne justifie sa publication, sinon le secret espoir que les amis inconnus qui le liront, éprouveront un peu de l'intime plaisir que j'ai eu à l'écrire.*



I

## Roscoff.

Figurez-vous une toute petite ville bretonne, perdue à l'extrême d'une langue de terre qui plonge dans l'Océan; des côtes granitiques, mordues et sans cesse déchirées par les lames, rabotées et polies par l'âpre vent de la mer, qui n'y laisse végéter que quelques plantes robustes, des lichens, des bruyères et des alandes; un ciel de brume souvent orageux et menaçant, mais qui, parfois, sourit d'un pâle et doux sourire; une mer sublime roulant des flots sauvages qui hurlent et qui rugissent pour s'apaiser subitement et venir

caresser les galets du rivage; un pays de contrastes et d'antithèses, de joies et de douleurs. Voilà où je voudrais vous conduire pour quelques instants, comme j'y allai moi-même, en des mois de grande lumière estivale.

A peu près complètement ignorées il y a vingt ans, les richesses de sa grève, tout à coup révélées par un patient explorateur des côtes de France, ont rendu célèbre la petite ville de Roscoff. Son nom retentit aujourd'hui dans tous le pays du monde; des chercheurs curieux des choses mystérieuses de la mer y sont accourus de toutes parts; quelques-uns y sont fréquemment retournés, attirés par l'abondance de sa faune marine et retenus par le charme pénétrant qu'exhale une contrée à peu près vierge encore des vulgarités de la civilisation, un pays qui a conservé intactes sa sauvagerie native, la rusticité de sa nature, la pureté et la simplicité de ses mœurs.

Depuis quelques années, un chemin de fer

construit à grands frais, une ligne stratégique, dit-on, — c'est là son excuse, — y a porté la première locomotive, et cette riche campagne bretonne, ce « jardin potager » de la France, arrosé jusqu'ici par l'embrun, va bientôt se couvrir de la patine de charbon des pays civilisés.

Hélas oui, échappée jusqu'à présent aux étreintes malsaines du grand monde, Roscoff y succombera sous peu. Reliée aux voies ferrées du reste de l'Europe, elle ne tardera guères à perdre sa physionomie délicieuse et sa couleur locale. Aux quelques naturalistes scrutant les opulences de sa grève, et que leurs études portaient à s'accommoder de l'austère simplicité du pays, sont déjà venus se mêler, en la saison d'été, des baigneurs exigeants et les inévitables désœuvrés qui cherchent des plaisirs inédits, complexes et raffinés. Les toilettes tapageuses et les coutumes parisiennes ont fait leur apparition sur cette rive tranquille et, avec toutes ces vilaines choses, naîtra l'esprit mercantile qui effa-

cera peu à peu la bonté naïve d'une très brave population.

Adieu alors la touchante hospitalité des fermiers, le désintéressement des marins, adieu les rêveries solitaires aux vieux et paisibles rochers de Roch-Kroum et de Roch-y-l-Evek, profanés peu à peu par la foule parisienne, banale, énervante !

Heureusement, le mal n'est pas grand encore. Je viens de revoir le joli petit village, tout poudré du soleil du printemps ; un vent rude, violent, un vent de solstice et de grande marée, soufflait du large ; mais le ciel était bleu, les ajoncs en fleurs couvraient la contrée de leur teinte mélancolique et, à la basse-mer, on entendait le grésillement des talitres sautilant sur le goëmon desséché. Le vieux Roscoff n'a pas encore subi sa crise de modernité, on n'y fait pas payer la vue des beautés naturelles, l'étranger peut encore s'y laisser aller aux séductions du primitif. Les grands hôtels de luxe ne sont pas construits, de bonnes vieilles auberges plantureuses, à la

mode d'autrefois, en tiennent lieu. L'agriculteur, penché sur la terre, y cultive comme jadis ses légumes fameux ; le pêcheur met à la voile chaque matin et, là-bas, au bord de la mer, l'antique bloc de granit, Roch-Kroum, repose toujours en paix dans sa sévère poésie.

Il est temps d'aller voir ces merveilles dans leur adorable simplicité. Peut-être se trouve-t-il parmi vous quelque amoureux des vierges beautés de la nature ? Il goûterait un incomparable plaisir, une jouissance intime et rare, dans ce petit coin oublié de la vieille Armorique ; c'est pour lui que j'écris ces lignes.

\* \* \*

Nous quittons la grande ligne du chemin de fer de Paris à Brest à la station de Morlaix où le train traverse un immense viaduc, le plus bel ouvrage de ce genre existant en France, et nous nous engageons tout de suite dans une presqu'île du pays de Léon, cou-

verte de fertiles prairies curieusement découpées en une infinité de carrés par des murs de pierres entassées. Nous laissons de côté le bourg de Taulé-Henvic — un nom bien breton — et nous traversons la rivière de Penzé, grise et vaseuse, au moment du reflux. C'est dans le hameau voisin, un pauvre hameau caché dans un bouquet d'arbres aimés des peintres, que selon une antique et bizarre coutume, se tient à la St-Michel, la *foire aux mariages*. Ce jour-là est un jour de fête pour le hameau de Penzé. Les jeunes filles à marier, les *pennerez*, comme on dit au pays, descendant des villages d'alentour brillamment parées. Elles viennent à l'heure matinale s'asseoir sur les parapets du pont de Penzé et attendent, un peu anxieuses sans doute, mais souriantes et gentilles, l'arrivée de leurs bien-aimés. C'est là, en effet, le lieu des aveux publics, où des déclarations formelles réalisent enfin des espérances longtemps cahées. Les jeunes gens traversent un à un cette double haie gracieuse. Chacun feint

l'indifférence, le sournois! mais lorsque son regard a rencontré celui de la préférée, il marche au-devant d'elle, la salue gravement, puis, la prenant par la main, il l'aide à descendre sur le milieu du pont où les parents viennent bientôt bénir ces candides fiançailles.

Il y a bien parfois de cruelles déceptions — les hommes sont si volages — et le soir, au soleil couchant qui marque la fermeture de la foire, on voit, sur des joues pâlies, des larmes qui coulent et couleront encore jusqu'à... l'année suivante.

Tout à coup, la plaine fertile est coupée vers le nord. Voici, entre les arbres séculaires, la mer qui se découvre, et les multiples rochers qui rendent sa côte très dangereuse; la mer avec toutes ses splendeurs, ses inattendus, ses âcres parfums et ses teintes bleuâtres contrastant avec le jaune d'or des alandes fleuries. Le train fait halte, et votre regard enchanté par cette brusque révélation de l'infini, se repose avec délices sur le clocher de Creizker qui domine la ville de St-Pol-de-

Léon en s'élevant vers le ciel comme un hymne de pierre.

Le clocher de la chapelle de Creizker est une des merveilles du monde, une dentelle de granit découpée en rosaces, flanquée de quatre clochetons à colonnettes disposées en carré et reposant sur des piliers si grêles qu'elle paraît flotter dans les airs. Les anges descendant du ciel s'y arrêtent, dit-on, comme dans une demeure bénie, avant de toucher le sol de Bretagne. Ce prodige d'architecture appartient pour la majeure partie dans son état actuel au XIV<sup>e</sup> siècle, mais la légende raconte que la chapelle fut réellement fondée huit siècles plus tôt par une jeune fille repentante que saint Kirec, archidiacre de Léon, guérit miraculeusement d'une paralysie dont elle avait été frappée pour avoir profané un jour de fête de la Vierge par des œuvres serviles.

Il faut s'arrêter à St-Pol et visiter sa solitude. Nous sommes ici en plein pays des légendes, dans une ville triste et silencieuse, à

demi déserte et oubliée, la vieille ville des évêques du moyen-âge, la ville des saints et des miracles qui paraît fossilisée aujourd'hui dans ses couvents et ses clochers à jour. Saint-Pol-de-Léon possède une quantité d'églises ; sa cathédrale de style ogival normand à peu près pur, plus vieille et moins svelte que la chapelle de Creizker, compte cependant aussi parmi les remarquables morceaux d'architecture du pays celtique ; ses murs sont imprégnés d'encens, et dans sa lumière sombre, voltigent des prières.

A quelques pas de là, la plage de sable de Paimpoul, farcie d'animaux bizarres et d'algues verdoyantes, s'ouvre largement sur la mer.

Cinq kilomètres encore et nous atteignons à Roscoff, à l'une des pointes de l'Europe.

\* \* \*

La première impression est étrangement triste : tout cela nous paraît rongé, tordu, disloqué, nu, abandonné. Mille récifs désolés

surgissent des eaux ; à gauche Santec et l'île de Siec ; devant nous l'île de Betz, étroite, allongée ; au loin, vers l'est, Duon, Beck-Lem, le château du Taureau, Triagoz et les Sept-Iles ; partout enfin des roches déchiquetées se découvrant à la marée descendante. Et tout cela baigné par la grande mer d'azur qui agite sans cesse ses ondes mélancoliques !

Combien nous nous sentons dépayssé en face de ce spectacle, nous enfant des montagnes ; nous demeurons longtemps sans le comprendre devant cet infini mobile qui contraste si fort avec les grandes murailles impassibles de notre pays natal.

Au-dessous du ciel étoilé, la mer et la montagne sont certes les deux plus puissants éléments émotionnels de la nature. Elles ont toutes deux une variété infinie sous leur apparente uniformité, elles cachent l'une et l'autre des trésors de magnificence qui se révèlent seulement alors qu'on les a longtemps fréquentées et que notre âme s'est mêlée à leur âme.

Mais au premier abord mer et montagne constituent une antithèse.

La montagne est la forme éternellement fixe et immuable, la mer est l'image de l'incessante mobilité. Aussi, n'est-ce pas sans une grande surprise que l'on passe de l'une à l'autre, et qu'aux lignes brisées, incohérentes qui font notre perspective, qu'à notre horizon toujours borné, se substituent les lignes courbes et harmonieuses, l'horizon sans limites de l'Océan. Habitants des vieux granits alpestres, nous sommes habitués dès notre enfance à la contemplation du plan vertical, ce qui fait que notre appareil visuel s'y est intimement adapté ; notre sol est partout plissé, ses ondulations, énormes vagues pétrifiées, coupent sans cesse notre regard et le rendent avide des grands espaces. De là, peut-être, notre goût pour gravir les pentes abruptes de nos montagnes, pour voir au-delà et admirer la libre lumière s'étalant dans l'espace infini. Mais au sommet des plus hautes cimes, l'impression, très forte assurément, est pour-

tant tempérée par ce qui nous entoure, on sent toujours sous soi la solidité de la terre, on voit des sommets qui sont des points de repère servant de repos à notre regard, des pâturages, des forêts, des créatures ailées; on entend encore des bruits de cascades, des frissons de vie.

L'isolement est autrement grand à la mer, au sein de l'étendue partout semblable à elle-même, silencieuse, plane, éthérée, confondue avec le ciel et comme lui infinie...

\* \* \*

Le sol de Roscoff, fumé par les goëmons et les varechs, est d'une grande fertilité, son climat, réchauffé par un bras du Gulf-Stream, est d'une douceur exceptionnelle. Les artichauts, les oignons, les brocolis, les pommes de terre surtout y sont exquis; il s'en fait un important commerce; on en expédie des tonnes en Angleterre et ils constituent, avec les produits de la pêche, la richesse du pays.

Les habitants sont agriculteurs ou marins. Dans l'île de Batz, qui n'est séparée de Roscoff que par un étroit canal, tous les hommes sont à la mer, et les femmes, admirables de vaillance, cultivent seules la terre, attendant parfois des années leurs époux ou leurs fils qui souvent, hélas! engloutis par les flots lointains, ne reviennent jamais.

L'île se révèle dès l'arrivée à Roscoff par son phare de première grandeur; elle est basse, triste, couverte de tamarix parmi lesquels on cherche en vain des arbres de futaie, à cause des vents de mer qui les rasent tout jeunes; le phare la domine, bienfaisante lumière de nuit qui sauve la vie à tant de marins, qu'on ne peut la contempler sans un sentiment de reconnaissance!

Les hommes de Roscoff, grands et forts, sont généralement plus beaux que les femmes, mais les uns et les autres sont de très braves gens, un peu rétifs au premier abord, très honnêtes et d'une fidélité touchante; une fois que l'on a conquis leur cœur c'est pour

la vie. « Jamais Breton ne fit trahison, » disait le seigneur de Rohan à la reine Marie Stuart, un peu inquiète lors de son entrée en France. Cette parole historique n'a jamais été démentie.

Le trait général de la population maritime est, comme celui du pays, la tristesse. Il est rare d'entendre résonner le plein rire et, même les jours de fête, durant les danses si originales toujours rythmées sur des airs plaintifs, la gaîté a de la peine à jaillir. Cependant les Roscovites sont à leur aise, la misère n'y est guère connue ; les mendians qu'on y rencontre ne sont pas du pays.

Notre-Dame de *Croaz-Batz*, la seule église de la petite ville, est surmontée d'un curieux clocher à dômes, bâti dans le goût florentin, et contre lequel est sculpté un vaisseau comme on le voit d'ordinaire sur les temples bretons. Il en part chaque année deux « Pardons », auxquels assiste toute la population. Le grand Pardon ou Pardon du « Vil » a lieu le quinze août ; c'est le plus fréquenté, il processionne

jusqu'à l'extrémité de la jetée du port ; plus solennel, il est moins pittoresque que le Pardon de Sainte-Barbe qui longe toute la baie de Roscoff et s'en va jusqu'à la chapelle dédiée à la patronne des artilleurs, laquelle est très vénérée aussi des marins.

Ce sont là, vous le pensez bien, les grandes fêtes d'un pays qui n'en a pas beaucoup d'autres, et c'est alors qu'il faut voir les Roscovites dévots et respectueux, suivant leurs prêtres, chantant des litanies, très ambitieux d'être appelés à l'honneur de porter les saintes bannières, les statues des Saints et la Vierge en argent massif que leur donna jadis Marie Stuart. Mais ce qu'il y a de plus touchant dans ce cortège, ce sont les enfants enguirlandés de fleurs qui font ressortir leur teint bronzé, et mêlant leurs voix frêles et pures à celles des cloches qui sonnent à toute volée. Ils sont si jolis, ce jour-là, les enfants dans leurs belles robes de fête, accomplissant inconsciemment leurs devoirs du Pardon !

Le soir, des groupes se forment sur la plage et dans les campagnes environnantes; on se réjouit en commun, devisant sur les incidents de la journée, ou se racontant une fois encore les antiques histoires, mille fois répétées, pendant que les plus hardis vont danser sur les pelouses voisines, malgré la défense obstinée des prêtres.

Nous avions précisément organisé un grand bal en plein air certain soir de « Pardon » et par affection pour ces braves campagnards autant que pour les marins, nous avions poussé le luxe jusqu'à retenir trois violoneux et un joueur de *biniou*, quelque chose de parfaitement somptueux pour la localité. Mais dans son sermon de la grand'messe, le « recteur », qui déteste la danse et tout ce qui s'en rapproche, avait interdit à la jeunesse d'y assister. Dans son zèle de moraliste étroit, le curé lui avait même laissé entrevoir, pour le cas de désobéissance, un avenir terrible, les flammes de l'enfer et tout le reste. Notre servante Thérésik, une excellente fille qui

aimait joliment à s'amuser, revint fort désappointée de l'église, parce qu'elle avait préparé pour la circonstance une belle coiffe toute neuve et s'était promis un très grand plaisir. Elle nous conta la chose les larmes aux yeux pendant le dîner. « Cela fait, lui dis-je, que nous ne vous verrons pas ce soir danser la gavotte? » — « Oh! si donc, répliqua-t-elle, je veux y aller tout de même; voyez-vous j'y ai bien réfléchi, et je préfère encore me trouver un peu plus longtemps avec vous tous au Purgatoire que de monter tout de suite au Paradis en compagnie du vieux curé. » Et c'est ainsi que raisonnèrent sans doute beaucoup d'autres jeunes filles, car le bal fut très fréquenté et fort brillant; on y vint depuis St-Pol et l'on dansa jusqu'à onze heures, une heure plus tard qu'il n'est permis.

Voici comment les craintes superstitieuses s'évanouissent peu à peu dans cette province dont la population, très attachée d'ailleurs à ses traditions, a beaucoup devancé le clergé

sous le rapport de l'intelligence. On peut même affirmer qu'en plusieurs endroits de Bretagne, les Pardons sont autant aujourd'hui des fêtes nationales et patriotiques que des fêtes religieuses.

La ville elle-même a un aspect peu commun ; ses rues étroites et silencieuses sont bordées de maisons basses à meneaux de pierre, vieilles de deux ou trois siècles pour la plupart ; elles sont ornées de gargouilles grossièrement sculptées. Roscoff est défendue par les forts de l'île de Batz et de Bloscon qui croisent leurs feux avec celui du château du Taureau, à l'embouchure de la rivière de Morlaix. Son port est petit, protégé par un môle solide, ordinairement très animé ; c'est le lieu de prédilection des promeneurs, on y voit des marins anglais et français auxquels les cultivateurs viennent vendre leurs légumes dont les navires sont chargés ; c'est là que je rencontrais Cosik dont je dirai plus loin l'histoire.

\* \* \*

Vous me demanderez maintenant ce que peut bien faire l'étranger à Roscoff ? Un peu comme partout ailleurs, il flâne ou il travaille. La flânerie n'y est pas voluptueuse comme dans le Midi, elle demeure toujours un peu inquiète et attentive. Par les beaux jours d'été, on s'étend au soleil au bord de la mer, on repose sa paresse respirant à pleins poumons l'air pur que le sel imbibe, on s'assoupit dans de délicieuses rêveries, ou bien l'on suit, pas à pas, la marée qui monte, et lorsque les vagues déferlent sur la plage, on s'y plonge longuement pour s'incorporer la santé et la force vive qu'elles portent en elles. C'est la grande occupation de ceux qui n'en ont pas d'autres. Au loin, une ligne blanchâtre qui mouche la robe bleue des flots s'avance lentement ; on la suit du regard, elle s'efface et se montre alternativement. Les enfants, jambes nues et cheveux au vent, courrent sur la grève, comme les vagues, dans une incessante mobilité ; ce sont des cris de surprise et d'effroi, mêlés de

grands éclats de rire, lorsque quelque crabe se met à leur poursuite ; ils grattent le sable, procèdent à de fragiles constructions et posent déjà à la mer, sous une forme naïve, les questions que nous lui faisons nous-mêmes, ces éternels pourquoi auxquels elle ne donne jamais que des réponses inachevées.

Les buts de promenades sont des forêts de pins, de chênes et d'ormeaux, comme le « bois du Gouvernement » du côté de Santec, ou le magnifique domaine de « Kerlaudi » au-delà de Plouénan ; ou bien ce sont des rochers voisins, qui deviennent des îlots à la haute mer, Madeira, l'île Verte, Ti-za-o-zon, aujourd'hui peuplée de lapins, et les Bourguignons. On s'en va, le dimanche, jusqu'au manoir de Ker-Arvel, ou boire du lait chaud à la ferme de Pen-Ven-ten, et puis, surtout à Roch-y-l-Evek, la « roche aux lierres » où l'on tresse des couronnes d'immortelles pour la tombe de ceux que l'on a aimés ; à la « fontaine d'amour » où dorment maintenant d'adorables souvenirs, et où les jeunes filles

viennent plonger la traditionnelle épingle qui, si elle flotte, leur promet l'amour, si elle coule à fond, les désespère.

La distraction suprême enfin, est la pêche aux crevettes ou la pêche aux « langons ». Je ne connais rien de plus original que cette dernière, fructueuse surtout aux grandes marées de septembre. Jeunes gens et jeunes filles partent de nuit, en groupes joyeux, un panier sous le bras, une serpette à la main, car cette pêche singulière ne comporte ni filets, ni hameçons. On suit le ras de la marée jusqu'à Perhardy et lorsqu'à quelques kilomètres en mer, le grand banc de sable se découvre, les langons, qui sont de jolis petits poissons argentés, s'y réfugient par milliers. Alors, au clair de lune, et tout en chantant de vieux refrains, on frappe le sable de la serpe dont le tranchant est émoussé, on « croche » ainsi le langon, et d'un coup rapide du plat de la lame, on le tue ; il faut pour cela une certaine agilité, sans quoi, après avoir frétillé une seconde, le petit poisson

son disparaît de nouveau dans le sable. Les plus habiles récoltent ainsi en quelques heures des hottées d'une chair délicate que d'expérices ménagères apprêtent le lendemain. Je vous laisse à penser avec quel appétit on la savoure, l'arrosant de grands verres de cidre pris en commun, au milieu de doux regards et de gais propos. Et, même alors qu'on revient bredouille, par la raison que le lançon a reposé plus loin, cette pêche sans pareille laisse de tels souvenirs, qu'on la recommence avec bonheur aux grandes eaux suivantes.

Les travailleurs sont de deux sortes principales : des peintres qui viennent de bien loin souvent, dans le but de fixer sur leur toile cette sauvage nature, et des naturalistes attirés par les ressources que leur offre le Laboratoire de zoologie expérimentale, une annexe de celui de la Sorbonne, installé à Roscoff par un éminent observateur, M. de Lacaze-Duthiers. Les premiers s'éparpillent un peu partout, plantant leurs chevalets devant les dolmens en ruine, les chapelles aban-

données, les arbres rabougris aux expressions désespérées, cherchant à faire revivre pour un temps ces vestiges du passé ; tandis que les autres fouillent la grève, avides de voir, excités par l'éternel problème de la vie.

Les journées passent ainsi, toujours un peu tristes, mais délicieuses quand même ; les semaines et les mois s'envolent dans une sorte de ravissement. Et plus on y demeure dans la petite ville bretonne, plus aussi on s'attache à tous ces témoins des temps qui s'en vont, emportant avec eux quelques lambeaux de bonté et d'innocence, plus on prend en affection cette incomparable maîtresse, la mer, et sa plage solitaire où « le bruit des vents et des flots est éternel. »



## Jadis.

Oh ! la nostalgie du passé. Elle me conduit dans une sombre petite salle où, avec l'autorisation du digne M. Fallach, maire de Roscoff, je feuillette tout ce qui constitue les archives de la petite ville. La pièce principale en est un vieux cahier manuscrit, intitulé : *Notes chronologiques et historiques sur Roscoff de 1374 à 1770*. C'est une copie littérale d'un manuscrit plus ancien, ayant appartenu à la famille Pascal de Quimper, rédigé par un membre de cette famille habitant autrefois Roscoff et confié, pour le transcrire, au maire de cette ville en 1833.

L'auteur anonyme dit dans l'avant-propos : « Comme mon intention n'est pas de composer un roman, on me permettra de n'inscrire ici que des faits avérés et consequament (*sic*) de rebuter entièrement ce qui ne me paraîtra pas porter le caractère de l'incontestabilité. »

En réalité, l'on ne sait rien de positif sur les origines de Roscoff. Son nom apparaît dès le VI<sup>e</sup> siècle dans le récit de la vie de saint Paul Aurélien, patron du diocèse de Léon, dont la capitale et l'église cathédrale portent le nom. Ce saint prêtre habita, dît son histoire, dans l'île de Batz qui, très vraisemblablement, n'était pas encore entièrement détachée du continent. Il y bâtit un ermitage en 518.

L'anse de l'Haber, fermée au couchant par la langue de terre de Perharidy, fut certainement le premier port que choisirent les pêcheurs établis sur ce coin de terre. En effet, la portion qui est au fond de cette anse, porte encore aujourd'hui le nom de

*Rosco-Gos*, qui signifie Vieux-Roscoff ; on n'y voit plus que deux ou trois maisons avec une croix de granit dressée sur un léger monticule, au milieu d'une petite place. Les murs d'enclos des champs voisins sont faits des débris d'habitations qui n'ont jamais été relevées. Mille ans passèrent qui n'ont laissé que peu de documents historiques.

Il est seulement noté qu'en 1374, Roscoff fut saccagée, brûlée et absolument ruinée par les ennemis de l'Etat ; mais à partir de 1404 la prospérité revint. Cette même année, le célèbre Jean de Penhoat (ou Penhouet), amiral de Bretagne, y rassembla et ravitailla l'armée navale et, avec une flotte de trente navires, il battit la flotte anglaise à la hauteur de la pointe de St-Mathieu.

Vers le milieu du XVe siècle, on reconnut les avantages de l'anse du Levant, mieux abritée contre les vents d'Ouest qui dominent à Roscoff. Elle est plus profonde aussi, ce qui facilite l'accès de bateaux d'un plus fort tonnage, et comme elle possédait déjà

un rocher appelé *Le Quellen*, on l'utilisa pour y appuyer la jetée du port actuel. La construction de ce dernier, à peu près tel qu'on le voit encore, fut le point de départ de la prospérité roscoffite. « Les marchands, dit le vieux papier que nous résumons, préférèrent venir habiter la côte du Levant ; cette émigration eut pour résultat que le Haber fut métamorphosé en champs cultivables parce que la terre y était profonde et d'une fertilité incroyable, tandis que l'Orient est gravier et roche. Les habitants fermèrent les issues de leur nouvelle ville de portes dont il n'y a plus aucune marque aujourd'hui. Dès 1480, il y eut des particuliers opulents et des armateurs qui faisaient mettre en mer plusieurs corsaires. »

Vers ce temps, les indigènes du nouveau Roscoff n'avaient pour temple qu'une petite chapelle couverte de genêts où un prêtre disait la messe. Mais pour faire leurs Pâques, baptiser leurs enfants et faire enterrer leurs morts, ils étaient obligés d'aller jusqu'à St-Pol

de-Léon. Ces déplacements les incommodaient si fort qu'ils demandèrent au Seigneur-Evêque d'être érigés en paroisse. De longues discussions suivirent, et comme pendant des années on leur fit des promesses qui ne furent point tenues, les « opulents » de Roscoff se cotisèrent et appelèrent un architecte à leurs frais. Mais le promoteur de l'Evêque les ayant chicanés sur le choix du terrain, ils finirent, après maintes disputes, et le « Monsieur » ne voulant leur en concéder aucun, par prendre sur la grève que la mer baignait alors de ses flots, l'emplacement sur lequel ils jetèrent les fondements de leur belle église.

Celle-ci fut bénie et consacrée le 4<sup>e</sup> jour de décembre 1550.

Les noms des familles qui payèrent les frais de cet édifice ont été conservés. Un grand nombre sont encore honorablement portés par les Roscovites d'aujourd'hui.

Les armes de Roscoff consistent en un vaisseau à trois mâts voguant à pleines voiles,

il est taillé sur le portail de l'église. Non loin de celle-ci, sur un rocher tout au ras de la mer, s'élève une chapelle, actuellement ruinée, objet d'une grande vénération. Elle fut, dit-on, fondée par Marie Stuart, à l'endroit même où le 14 août 1548, âgée de six ans, elle aborda en ce *plaisant pays de France* dont dix ans plus tard elle devait épouser le dauphin, depuis *Roy* sous le nom de François II. En mémoire de cet événement qui fit époque dans l'histoire roscovite, on traça sur le rocher l'empreinte du pied que Marie y avait posé. La chapelle fut dédiée à un saint écossais, saint Ninien (en breton, saint Dreignon).

Extrait d'un in-4<sup>o</sup> publié à Nantes en 1636 par le Père Albert-le-Grand de Morlaix :

« L'an 1548, très haute et très illustre princesse Marie Stuart, Reyne d'Ecosse, fonda la chapelle de St-Ninien à l'endroit même où elle descendit du navire au havre de Roscow, lorsqu'elle vint espouser le Roy très chres-

tien François II. » Après un court arrêt, la Reyne reprit la mer pour se rendre à Morlaix où elle arriva le Lundi 20 Août. « Le Seigneur de Rohan, accompagné de la noblesse du pays, l'alla recevoir et la Reyne fut logée au couvent de St-Dominique. Comme sa Majesté retournaît à l'église de N. D. de la prison, le pont-levis trop chargé de cavalerie creva et tomba dans la rivière, toutefois sans perte de personnes. Les écossais du train de la Reyne, restés dans la ville, jugeant mal de cet accident, commencèrent à crier *trahison, trahison*. Mais le Seigneur de Rohan qui marchait à pied près de la portière de la litière de sa Majesté, leur cria à pleine teste : *Jamais breton ne fit trahison.* Et les deux jours que la Reyne demeura à Morlaix pour se délasser de la fatigue de la mer, il fit dégondrer toutes les portes de la ville et rompre les chaînes des ponts. »

L'architecture de la chapelle a dû être fort remarquable, si l'on en juge par les frag-

ments délabrés qui en restent. Ce fut longtemps un lieu de dévotion. « Les femmes balayaient après la messe le sol de la chapelle et soufflaient cette poussière du côté par lequel leurs amants ou leurs maris devaient revenir de leurs expéditions maritimes, afin d'obtenir un vent favorable à leurs amours. »

En 1550, le peuple de Roscoff tint une grande assemblée pour la distribution des tombes. Il eut dès lors le pouvoir d'administrer les sacrements de baptême, d'Eucharistie, d'extrême-onction, de pénitence et de mariage.

En 1573, l'hôpital de Roscoff fut fondé et en 1598 il y fut érigé une chapelle sous l'invocation de saint Nicolas.

En 1557, furent édictées par Henri III les lettres Royales sur la coupe des goëmons qui doivent se faire en avril et en juin. La récolte des goëmons paraît avoir toujours été une grande affaire à Roscoff et comme elle y est fructueuse, elle dut être très tôt réglée

mentée afin de protéger la grève contre une exploitation excessive. Il semble aussi qu'une fois coupé, le goëmon ait dû être remisé de certaine façon qui ne fut pas toujours observée si, du moins, l'on en juge par la plainte suivante inscrite à la date du 21 janvier 1668. « De la part de noble homme Claude Lambert, sieur Duval, syndic du port et hâvre de Roscoff, a été remontré que plusieurs ménagers et autres particuliers mettent des gouëmons dans les rues du dit Roscoff et spécialement dans la place principale proche de l'église de N. D. de Croz-Baz, au grand préjudice du public, lequel est grandement incommodé de la mauvaise vapeur causée par la pourriture du dit gouëmon qui est telle qu'elle pourrait causer la maladie contagieuse, comme il s'est vu assez souvent de pareilles infractions. C'est pourquoi le dit requérant requiert que défenses soient faites à toutes personnes de mettre à l'avenir aucun gouëmon dans la dite place à peine de confiscation du dit gouëmon et 30<sup>e</sup> d'amende au

profit de l'église ou de l'hôpital de Roscoff »  
signé : Kerculet, greffier de St-Paul.

En 1623. Octroi accordé par Louis XIII pour neuf ans, d'un sol par pot de vin et de quatre deniers par pot de cidre ou de bière qui serait vendu à Roscoff. Cela en vue de la construction d'un quai solidement fait, n'y ayant ci-devant qu'une jetée peu considérable et que la mer avait dégradée.

En 1649. Lettres patentes de Louis XIV, confirmant celles données en 1600 par Henri IV et accordant à Roscoff six foires auxquelles St-Pol a toujours mis opposition.

En 1684. Yves Le Hir, sieur de Carpout, habitant de Roscoff, missionnaire apostolique en Chine, fait don à l'église de toute l'argenterie nécessaire à la décence du culte,

Le manuscrit continue longtemps ainsi avec force répétitions, l'énumération des petits faits qui constituent toute l'histoire de la cité. Celle-ci n'a guère changé depuis un siècle; elle jouit de l'inestimable privilège d'être hors de portée des brusques métamorphoses,

et elle a si bien conservé sa physionomie de jadis que dans ses rues étroites, à l'ombre de sa vieille église, on y éprouve l'impression des temps effacés, des siècles heureux qui n'ont pas laissé d'histoire.



### III

## Vieux rochers.

Deux rochers de granit contribuent à l'enchantement de Roscoff, deux vieux rochers sans cesse usés, creusés, dévorés par l'âpre vent de la mer qui souffle et qui rugit en cette région sauvage, plus fort peut-être qu'en aucun autre lieu de la terre. Mais malgré cette étreinte toujours renouvelée, ils sont solides encore, les deux vieux rochers, et ils dressent glorieusement leur tête vers le ciel.

L'un d'eux étale sa nudité robuste, ses arêtes et ses anfractuosités dans la pleine

lumière du soleil ; l'autre s'abrite sous les spires d'un lierre toujours vert. Le premier s'appelle *Roch-Kroum*, le second *Roch-yl-Evek*. Ils sont tous deux très gros, très vieux et leur forme est bizarre.

Ces antiques témoins des temps celtiques ont une expression incomparable, une figure fantastique qui paraît s'animer de je ne sais quelle âme qui vous parle pendant les heures nocturnes et qui vous fait de mélancoliques confidences. Ils sont l'un et l'autre tellement imprégnés de souvenirs, le soleil a tant de fois doré leur face tourmentée, et si souvent la nuit a laissé tomber sur eux son grand et solennel silence ; ils ont vu passer un si grand nombre de générations humaines et ils ont entendu, dans le cours des siècles, tant de plaintes amères, que leurs récits toujours un peu tristes et toujours variés, vous captivent très fort.

Ils ont précédé sur la terre les plus humbles créatures. Alors que la vie n'était pas encore née, ils existaient déjà, eux, et ils sau-

raient sans doute résoudre ces mystères des origines, insondables pour la science ; ils ont assurément connu les nymphes et les sylphides, les fées de la Manche et des mers du Nord, les lutins et les Korriganes, ces nains légendaires qui vivent encore dans quelques imaginations d'enfants ; ils ont vu passer les corsaires, et des drames de piraterie sont empreints dans leur mémoire. Lors donc que vous êtes bien attentif auprès d'eux et que par un effort de sympathie vous êtes entré dans leur intimité, ils vous entretiennent avec une sorte d'éloquence, de toutes ces choses qui ne sont plus. Ils font revivre sous vos yeux ces époques lointaines, simples, candides et déjà cruelles pourtant, où les druides sacrifiaient sur des dolmens aux puissances invisibles. Ils racontent aussi leur émotion de chaque jour, l'attaque formidable et sans arrêt de l'élément solide par l'élément liquide, de la lutte entre le granit et la mer, et les étranges modulations du vent qui souffle en tempête, et l'ineffable musique des

flots en courroux, la plus sonore qui soit au monde. Et, comme tous les vieillards confondent les années dans leurs souvenirs, eux confondent les siècles pour en avoir trop vécu; ils ne distinguent plus les périodes de leur histoire: traditions chrétiennes et légendes païennes, temps préhistoriques et époque contemporaine, récits profanes et sacrés, s'entremerlent dans leurs discours et imprègnent ceux-ci d'un charme extraordinaire.

Et puis, et surtout, ils vous parlent de la mer, leur compagne de tous les instants. Elle est pour eux une terrible voisine, une rivale redoutable. Aux jours d'équinoxe et de grande marée, elle vient baigner le pied des deux vieux rochers, et de leurs sommets il est fort curieux de suivre sa marche ascendante. Elle s'approche d'abord, câline et nonchalante, par petites vagues imperceptibles qui ne tardent pas à grandir, sillonnant la grève de mille petits ruisseaux, mouchetant d'écume les algues vertes et roses. Elle commence par la douceur, humectant d'embrun le gra-

nit comme d'une rosée matinale, chatouillant le sable du rivage, jouant avec les galets et soulevant des myriades de ravissantes créatures; elle s'avance en chantant une douce mélodie et sa belle robe d'azur frissonne sous les souffles de l'air.

Mais, bientôt, sa marche s'accélère sous l'étreinte des attractions sidérales, elle monte et le spectacle change, elle monte encore et sa voix grossit; la chanson si douce de tout à l'heure est devenue une immense rumeur et les caresses, à présent, font des blessures. Lorsque la mer est dans sa pleine puissance, elle fait l'assaut des deux vieux rochers et, victorieuse, elle les rapetisse et les diminue. Alors Roch-Kroum et Roch-yl-Evek se distinguent à peine des autres pierres du rivage, ils sont là comme deux pointes confondues dans les mille dentelures de la côte.

Mais cet effacement est de courte durée. Il faut voir les deux rocs, humiliés, redresser leurs cimes lorsque la mer se retire, et grandir et s'amplifier et prendre des attitudes su-

perbes sur leur base ravagée ; il faut les voir, à leur tour, dominer peu à peu, comme de petites montagnes, la plage immense qui se prolonge à perte de vue et noie au loin ses contours dans les teintes bleues de l'onde fuyante. C'est alors qu'ils s'exaltent les deux vieux rochers ! Leur front resplendit d'or-gueil, et pourtant la marée montante va bientôt les réduire et les écraser de nouveau. Quelle leçon de sagesse ne pourrait-on pas tirer de ce thème : grandeur et décadence quotidiennes de deux vieux rochers ?...

De Roch-Kroum, le regard est brusquement arrêté vers le nord par l'île qui coupe l'horizon, la pauvre île de Batz, assez basse cependant, avec ses sables blancs, et pour toute parure ses misérables tamarix et ses chênes rabougris ; on dirait le dos pétrifié de quelque immense poisson de mer. Elle est triste, si triste, dans ses ternes nuances de sable et de plantes mal nourries qui poussent timidement dans les coins les moins violentés par

le vent, grâce à des prodiges de soins et d'ingéniosité. Elle est arrosée de larmes, car il y a beaucoup de veuves et d'orphelins sur l'île et beaucoup de malheureuses familles ; aussi, la nuit venue, lorsqu'on suit de Roch-Kroum tout sombre le feu tournant de son phare, semblable à un astre d'éclat variable, perçoit-on au milieu des cris des oiseaux de mer, comme le bruit de vagues et douloureux sanglots.

Quand le rideau des brumes se déchire, il descend quelquefois sur la pauvre île un rayon de soleil, un rayon qui l'égaie et la transfigure. Alors Roch-Kroum lui-même perd de sa mélancolie. J'ai senti cela nettement, un dimanche surtout ; il y avait peu de monde sur la grève, l'île se dessinait sur l'horizon pâle avec une telle intensité de couleurs qu'une enfant qui m'accompagnait en fut frappée ; elle ne pouvait en croire ses yeux : « C'est donc l'île, me dit-elle, comme elle est changée et comme elle est devenue belle, on dirait qu'elle a mis des habits du

dimanche ! » En effet, elle était resplendissante et méconnaissable, et c'étaient bien ses habits du dimanche, car le lendemain, noyée de nouveau dans les brouillards, elle s'était pour longtemps décolorée.

Sur la gauche de Roch-Kroum, mille rochers sortent des flots comme autant de visages féeriques qui semblent vous regarder d'un œil toujours le même. Devant lui s'étend le beau morceau de grève du Haber dont quelques Parisiens affolés par la fièvre mercantile ont voulu, dit-on s'emparer. Quoi de plus simple au premier abord que de s'approprier à bon compte un sol qui, imbibé des sucs de la plus puissante nourrice du monde, ne manquerait pas d'être très fertile et très rémunérateur. Ce serait une excellente affaire : il suffirait de construire un barrage qui séparerait le Haber de l'Océan. Et qu'est-ce que cela fait, je vous le demande, de profaner la poésie d'un paysage pour transformer celui-ci en argent comptant ? Heureusement que les barrages faits par

l'homme résistent mal aux grands coups que leur porte la mer et ils coûtent si cher que malgré les chances de succès, on y regarde à deux fois avant de les exposer à ses fureurs. C'est pour cela, sans doute, que la main de l'homme n'a pas encore flétri ce joli morceau de grève, et pourquoi il a conservé intacte sa saveur virginal. Deux fois chaque jour, la mer couvre le Haber de son rideau d'azur, deux fois chaque jour elle le retire, abandonnant sur le sable de gros paquets de goëmons, oubliant entre les pierres des trésors de vie que nous autres, naturalistes, nous sommes bien aise de recueillir.

De Roch-y-l-Evek, la « roche aux lierres », le spectacle est différent, l'horizon est beaucoup plus vaste et le regard plane sans retenue sur une mer illimitée. Ici et là, cependant, surgissent des écueils contre lesquels se brisent les vagues ; la nuit, c'est un admirable concert. On s'y rend à travers la ville que l'on dépasse, laissant sur la gauche la chapelle de Ste-Barbe. A droite de

Roch-yl-Evek s'étend une longue grève rocheuse et déserte, aux contours sinueux et crénelés, près de laquelle le peintre breton Yan-d'Argent avait établi sa demeure. A quelques kilomètres de là, le château du Taureau dresse ses sombres tourelles où le révolutionnaire Blanqui expia longtemps les élans trop vifs d'une âme généreuse. Dans le lointain se révèlent, par le temps clair, la côte de Lannion, Triagoz et les Sept-Iles, qui, le soir, font tourner leurs feux aux changeantes couleurs.

Ici, la mer est souveraine absolue, elle vous prend l'âme et la subjugue ; il faut l'admirer dans ses aspects divers, ses tendresses et ses furies, ses ineffables félicités et ses désolations épouvantables. Oui, ce rocher sévère qui la surplombe est un lieu de choix pour observer la mer bretonne dans son caractère de grandeur et de sauvagerie, et pour scruter ce monde énigmatique qu'elle porte en elle, ce monde palpitant de vie, d'émotions mal contenues, de pensées inédi-

tes qui font son mystère et sa beauté. On voudrait y rester toujours, et lorsqu'on s'en est éloigné, sans cesse y revenir.

Depuis quelques années, Roch-Kroum et Roch-yl-Evek ne sont plus aussi solitaires. Des curieux de la nature s'y donnent chaque été rendez-vous, et après les travaux du jour, ils vont s'étendre auprès des deux vieux rochers pour se délasser ou se recueillir. Puis, sont venus aussi des gens mondains, des ennuyés et des pessimistes qui y apaisent leur lassitude morale, avides d'y puiser de nouvelles énergies ou des sensations inconnues. On a même vu, récemment, un propriétaire sans scrupule réussir à capter pour ses jouissances particulières, une partie de ces côtes sans défense. Les flots humains détruiront ce qu'ont respecté les flots de la mer. Ainsi s'évanouira peu à peu devant une civilisation sans pudeur toute la magie de ces lieux idylliques, et ce n'est pas sans attendrissement que nous songeons au sort probable de nos chers vieux rochers qui, après avoir durant

des siècles bravé les tempêtes de l'Océan, s'en iront finir, coupés en fragments minuscules, dans quelqu'une de nos constructions éphémères. C'est la loi inéluctable : tout passe, même ce que nous avons le plus aimé et ce que nous avons cru le plus immortel, tout s'anéantit et retourne en poussière, les vieilles pierres géantes aussi bien que les hommes pygmées qui, un instant, ont rêvé à leur ombre.



IV

Sur la grève.

La mer exerce sur le naturaliste une telle fascination qu'il se donne à elle corps et âme. C'est d'abord un amour aveugle comme le vrai amour, une passion irraisonnée qui, pour devenir profitable à la science, doit être tempérée par une étude méthodique et réfléchie. La scintillation des vagues, le flot qui monte ou descend dans le grand balancement de la marée, les êtres singuliers aux formes si variées s'élevant du grotesque le plus accompli jusqu'au suprême de l'élégance, qui s'agitent, s'aiment et se combattent dans l'élément liquide, les algues étalant leurs ma-

gnificences au soleil, en se balançant selon le gré des vagues ; cette vie partout si répandue, les grands contrastes, la lutte des éléments, tout cela produit les premiers jours une sorte d'éblouissement, une ivresse dont il faut un certain temps pour se remettre, et qui laisse toujours l'imagination surexcitée. Ajoutez à cela l'ambition de connaître qui grandit en face de cette immensité de mystères, les appréhensions de la recherche scientifique, le bonheur que cause une heureuse trouvaille, et vous vous rendrez compte de l'attachement du naturaliste pour la mer. Roscoff est d'ailleurs particulièrement propice pour provoquer des sentiments de cette nature, la mer n'y est pas jalouse de ses richesses comme la Méditerranée, il n'est pas nécessaire de les lui arracher pièce à pièce. Deux fois par jour elle étale sur la grève sa poussière de vie et l'offre abondamment aux curiosités du chercheur.

Voulez-vous qu'à pied, suivant le ras de la marée descendante, nous fassions une prome-

nade sur la grève roscovite pour recueillir quelques-uns de ses trésors ? Nous chaussons des espadrilles et, le traditionnel béret sur la tête, munis d'un seau de toile imperméable, de quelques flacons pour loger notre prochaine récolte, d'un *avanneau*, large filet manché qui nous servira à fouiller sous les rochers, nous partons par un beau matin d'été.

Qui trop embrasse, mal étreint ! Il s'agit de ne pas regarder tout à la fois. Un si grand nombre de choses intéressantes se présentent à nous qu'au premier moment on ne se donne pas le temps de bien voir l'une avant de passer à l'autre. Si nous continuons de ce train-là, beaucoup de petits objets — les plus instructifs peut-être — resteraient inaperçus, et nous reviendrions à la côte l'esprit peuplé d'images confuses, sans que nous eussions rien appris. Une première règle à suivre, par conséquent, est de procéder avec ordre, sans hâte.

En second lieu, il est indispensable de

noter les moindres détails de nos observations, d'être attentifs aux plus petites manifestations vitales car, encore une fois, ce sont souvent les plus significatives. Les gens du monde ne savent pas voir, ils regardent inattentifs et sont privés, par ce fait, de profondes jouissances.

La grève de Roscoff est éminemment rocallieuse, sa faune est différente de celle des plages de sable. C'est en vain que vous chercheriez à Trouville ou à Ostende, les individus qui abondent ici, fixés isolément ou en sociétés coloniales sous les anfractuosités des pierres. Au surplus, à peu de distance, la grève sableuse de Paimpol ne le cède en rien aux plus riches de ce genre, en sorte qu'en quelques jours nous pouvons connaître les diverses faces des populations côtières.

A peine avons-nous posé le pied sur notre vaste champ de recherches que s'agitent des crabes, animaux craintifs, coureurs habiles autant qu'émérites nageurs. Leurs grands yeux mobiles témoignent d'une perpétuelle

inquiétude, leurs grandes pinces se tiennent toujours sur la défensive. Conscient de sa faiblesse en face de ce gros être qui les effraie, le petit crabe n'accepte la lutte qu'à la dernière extrémité, il défend alors bravement sa vie, avec beaucoup de vaillance, déployant une grande ingéniosité dans l'emploi de ses moyens de défense. Pourtant il préfère à tout la fuite, c'est pourquoi nous en voyons courir dans toutes les directions, à la recherche de quelque rocher sous lequel ils se dissimulent. Du reste, fécond en procédés de protection, le crabe en possède un tout à fait original qui consiste, lorsqu'il se sent saisi par une de ses pattes, à l'abandonner entre les mains de son ennemi, la cassant lui-même d'un mouvement inconscient et involontaire dont l'admirable mécanisme a été découvert, il y a quelques années, dans le laboratoire même de Roscoff.

Les crabes sont les grands nettoyeurs de la mer, ils se nourrissent de toutes les dépourvues des autres êtres et, pour les manger,

ils possèdent un arsenal d'instruments mastigateurs dont ils font un continual usage. Nous en rencontrons de toutes les formes, de toutes les couleurs. Voici, par exemple, un colosse, le grand *Tourteau*, il faut avec lui user de prudence, le surprendre par derrière, éviter ses pinces formidables et le rapporter en tout cas. Sa chair, en effet, est assez délicate. Les marins l'estiment à peu près autant que celle du homard, mais c'est une question de goût fort discutable sur laquelle nous différons, nous autres continentaux, dont les palais sont plus difficiles à satisfaire.

L'une des figures les plus singulières du monde de la mer, est le *Maïa* qui ressemble à une grande araignée. Sa carapace arrondie est presque toujours couverte d'algues, de fucus, d'éponges, d'anémones de mer, qui en font une petite forêt ambulante. L'animal se trouve protégé par ce recouvrement étrange qui induit en erreur ses ennemis; il nous fournit, entre mille autres, un exemple de cette mimique des formes et des couleurs, grâce à

laquelle il se dissimule si bien qu'il faut, pendant son repos, être très attentif pour l'apercevoir. Combien de crabes qui demeurent invisibles grâce à l'identité de leur coloration avec celle du sable dans lequel ils s'enfoncent pendant la durée de la basse mer!

Voisins des crabes par leur organisation sont les homards et les crevettes. Les premiers habitent volontiers les profondeurs; il est rare d'en rencontrer près du rivage. Les crevettes, au contraire, affectionnent les côtes. Leur pêche fait l'amusement suprême des baigneurs. Chaque matin durant la belle saison, on en voit qui partent en groupes joyeux, le filet sur l'épaule, à la recherche de ce précieux petit « poisson », pour parler comme l'ancienne Académie française. Ce sont des jeunes filles frissonnantes sous la brise de mer, des mamans craintives assurant leurs pas sur le goëmon glissant, suivant avec peine leur progéniture, et toujours un peu ridicules par l'excès même de leurs pré-

cautious. Ce sont de vieux marins retraités, à la peau ridée, qui connaissent tous les coins et recoins de la grève et possèdent une sorte de *flair* qui les conduit aux plus fructueux. Et puis, ce sont des enfants, pour qui la joie de pêcher est extrême et dont le regard possède déjà cette mélancolie si caractéristique des populations maritimes.

A l'ombre des roches, sous leurs saillies où l'eau est transparente, les crevettes se tiennent de préférence ; elles attendent dans un perpétuel mouvement de natation en arrière, le retour de la mer. Leur dos chatoye de reflets verdâtres et non roses comme l'écrivait naguères le naturaliste M. Zola. Elles sont jolies à voir, frétillant dans la panière d'osier qui sert à les rapporter par centaines et par milliers les jours de pêche heureuse. Après qu'on les a plongées dans l'eau bouillante, elles constituent, sur toutes les tables, le plus exquis des hors-d'œuvre.

Et tout en ramassant la crevette, le filet promené sous les pierres ramène quelques

poissons, des petits congres ou anguilles de mer, des rougets, des blennies, des syngnathes, dont le corps, grêle et long, simule un filament d'algue. Ceux-ci sont proches parents des hippocampes et, comme eux, ils possèdent des poches ventrales dans lesquelles incubent leurs œufs. Quelle leçon d'histoire naturelle en peu d'instants, nous donne la grève !

Mais ce qui attire le plus les attentions profanes, ce sont les coquillages ; ils sont nacrés, avec des reflets métalliques, auxquels une goutte d'acide donne tout leur éclat.

Ils brillent si fort, et leur tournure est si décorative, qu'on en fait de ravissantes parures, des colliers avec les *troques*, des pendants d'oreilles avec les jeunes *ormeaux*. Au lieu du mollusque qui en est l'habitant légitime, on rencontre parfois à leur intérieur des crustacés déformés, les *Bernard l'ermite* dont la vie est un poème, souvent associée qu'elle est à celle des *Sagartia*, actinies superbes dont l'affectionné Bernard orne sa

rustique demeure. Ce n'est pas une des moindres singularités du monde organique que pareille union de deux êtres si dissemblables, attachés l'un à l'autre par les mutuels services qu'ils se rendent.

Blotti sous quelque rocher, attendant plongé dans une rêverie de mollusque le retour des flots, voici un animal légendaire, le poulpe aux mille sucoirs, qu'un grand poète a immortalisé. La pieuvre, plus exactement connue sous le nom de *poulpe*, est en réalité tout à fait inoffensive. Ses soi-disant sucoirs ne sont que des ventouses destinées à lui permettre de se fixer aux corps sous-marins ; du sang elle n'en saurait que faire, sa seule arme est une mâchoire cornée qui n'a guères plus de force qu'un bec d'oiseau. Elle se nourrit d'espèces d'huîtres, les *Tapes*, les *Vénus*, les *Cardes* dont les valves vidées sur le sable suffisent pour trahir sa présence. Les pêcheurs lui font une guerre acharnée, car ses bras coupés en morceaux constituent un excellent appât et ils ne prennent guères de

précautions pour lui épargner des souffrances. Lorsqu'ils ont découvert son gîte, ils y passent une tringle de fer recourbée en crocheton et, bon gré mal gré, ils en retirent la malheureuse bête.

Un peu plus bas que la région des roches, et seulement accessible pendant les fortes marées, nous trouvons l'*herbier*, une zone le long de laquelle la grève est tapissée de plantes inférieures, des *fucus*, des *laminaires* et un fucoidé très long, jaune ou vert, lequel est si glissant qu'on a beaucoup de peine à y marcher. Il est connu sous le nom d'*Hymanthalia*. Cette verdure dans laquelle il ne faut pas craindre de plonger parfois un peu profondément les jambes, héberge des *lucernaires*, des *éponges* de toutes les espèces, des colonies d'*hydriaires* ou de *bryozoaires*, qui forment des arborescences d'une délicatesse infinie. On raconte que Swammerdam, le grand observateur mystique du XVII<sup>e</sup> siècle, l'auteur de la *Biblia naturae*, fut conduit à l'étude de la nature par le voisinage

d'un marais où s'ébattaient des animalcules étranges. Auprès d'une grève aussi riche que celle de Roscoff, il semble que tout le monde devienne naturaliste; vous y voyez des gens courbés pendant des heures devant quelque bête inconnue dont les mœurs compliquées posent un de ces problèmes qui enthousiasment pour la science. C'est ainsi que, venus en simple amateur, le feu sacré s'allumera peut-être en vous et y brûlera pour toute votre vie.

Sur la plage de Paimpoul les roches sont remplacées par une magnifique nappe de sable blanc et fin, farci de nouvelles richesses. Les Annélides surtout y abondent, elles y vivent dans des tubes mucilagineux ou parcheminés qu'elles se construisent elles-mêmes et dont elles laissent sortir un panache de tentacules vivement colorés. Un coup de pelle rapidement donné suffit pour déraciner le tube et permettre de recueillir son hôte, tantôt une *Sabell*e, tantôt une *Arénicole* ou une *Térébelle*. A côté, une légère dépres-

sion arrondie indique la présence d'une *Synapte* ou d'une *Holothurie* dont la peau renferme des concrétions calcaires aux formes géométriques. Plus loin, ce sont des mollusques siphonés, des *Solens* ou couteaux de mer, des *Lutraires*, des *Myes*, aspirant l'eau nécessaire à leur respiration à travers un long tuyau musculaire qu'ils contractent vivement à l'approche du moindre danger. Ci et là, dans les cours d'eau qui suivent la marée descendante, nous saisissons une *Seiche* ou une *Sépiole*, petit voltigeur de mer qui s'enveloppe, au moment où l'on va l'atteindre, d'un nuage d'encre (*Sepia*) au sein duquel il se dissimule. Et voici un bruit inaccoutumé qui se fait entendre, un clapotage causé par une raie échouée qui frappe le sol de ses deux larges nageoires comme de deux ailes puissantes; auprès d'elle rampe la grosse masse informe et gluante d'une *Aplysie* ou *Lièvre de mer*, l'une de nos plus belles trouvailles pour l'étude de l'anatomie intérieure.

Et, recueillant ainsi ces êtres un à un

dans nos flacons, c'est précisément à quoi nous les employerons au retour, à de minutieuses dissections qui nous révéleront leur admirable architecture. Une foule de questions de haute portée touchent à l'étude des animaux inférieurs, aussi devons-nous savoir gré aux hommes qui consacrent leur fortune et leur influence à la fondation d'observatoires scientifiques tels que celui de Roscoff.

Si la récolte est laborieuse et pénible, elle est toujours délicieuse, et lorsque le soir, nous rentrons à la maison, fatigués, brunis, chargés de butin et que nous trions, comparons et numérotions, ravis de découvrir quelque variété nouvelle, nous éprouvons l'un des plus purs bonheurs qu'il soit donné à un homme intelligent de ressentir. La fréquentation intime de la nature est une source sans pareille de bien-être physique et de rafraîchissement intellectuel. Celui qui n'a pas collectionné sur la grève, qui n'a pas anxieusement suivi, à la chute de la mer, quelque sentier perdu au bout duquel se trouve une

misérable flaqué d'eau grouillante de vie, ou bravé des dangers, pour conquérir quelque rarissime fleur, ne peut se faire une idée de la félicité qui accompagne ces bienfaisants exercices.



V

Les grèves bretonnes sont, d'autre part, fécondes en suggestions esthétiques. Plus sauvages, en général, que celles de la Normandie, elles sont plus grandioses aussi, plus sévères, plus variées; elles frappent le cœur plus encore que l'esprit. Je parle seulement de leur beauté, non des commodités qu'elles peuvent offrir aux touristes raffinés. Je n'y connais pas beaucoup d'hôtels somptueux, de casinos, aucune maison de jeux. La vie y demeure très simple, le bien-être y consiste davantage en idées qu'en substances. Elles ne peuvent être recommandées aux cher-

cheurs de plaisirs vulgaires — ils s'y ennuyaient mortellement — mais seulement à ceux qui aiment la nature non fardée, vierge encore des prétendus « embellissements » que lui font les hommes.

Taillées dans un terrain antique, friable et dur à la fois, les grèves de Bretagne ne sont jamais deux instants identiques à elles mêmes ; elles changent de physionomie selon la hauteur du soleil et le temps qu'il fait. Leur expression contient toujours une forte dose d'inattendu, beaucoup de grandeur et d'harmonie. Elles offrent de ces spectacles — en trop petit nombre ailleurs — qui ne lassent jamais. On leur découvre chaque jour des splendeurs inconnues ; elles ne se donuent pas d'un seul bond, mais se révèlent peu à peu avec une sorte de coquetterie ; il faut de la persévérence pour en pénétrer entièrement le sens.

La relation existant entre la configuration physique des côtes bretonnes et leur constitution minérale saute aux yeux lorsqu'on

examine une carte géologique de ce vieux pays. Sur les points où dominent les schistes feuilletés et les gneiss, la mer pénètre avec plus de violence que dans les régions franchement cristallines, où le quartz et le feldspath abondent. Et comme partout sur ces rivages, les granits et les quartzites alternent avec les gneiss plus friables, il en résulte une multitude d'échancrures, de fjords, au fond desquels mugit la mer qui, lentement, arrondit leurs arêtes, ronge leurs flancs et les polit. Ici, l'action mécanique de l'eau, soulevée par les vents formidables, est plus efficace que leur action chimique ; elle désagrège et pulvérise davantage qu'elle ne dissout, en sorte que les matériaux arrachés au sol par elle, cristaux, nodules, poussières d'émeraude et de tourmaline, débris de coquillages roulés par les lames, s'accumulent sur toute la surface des côtes et contribuent, par leur volume, leur consistance et leur couleur, à donner à chaque grève un cachet particulier.

C'est pourquoi, sur un espace restreint, la

Bretagne offre tous les types de rivages. Tantôt la mer s'y répand sur une plaine immense, tantôt elle s'y engouffre par d'étroites fissures entre de hautes falaises. Le fond en est parfois formé d'un sable très fin et très ferme, comme on le voit au Pornichet, par exemple ; parfois il est boueux, constitué par des limons visqueux et sans résistance, comme c'est le cas à Penzé ; ou bien ce sont des graviers aigus, de tranchants débris de coquilles comme aux îles Glénans, ou des galets que les flots ont arrondis comme au Nord de Batz, ou des amas de blocs entassés qui présentent des figures humaines, comme à Ploumanac'h, à Penmarc'h, si fameux par leurs pierres branlantes, ou enfin des rochers épars comme ici sur la grève de Roscoff.

Ajoutez à la variété des dessins, aux longues baies arrondies succédant aux profils brisés des récifs, aux anfractuosités des grottes, aux déchirures des cavernes, une excessive diversité de couleurs. Il est rare qu'une grève soit absolument déserte ; si désolée

soit-elle, elle est encore choisie comme un asile par les délicates créatures qui ont besoin de paix et de beatitudes pour s'aimer et se reproduire.

Ce sont ces êtres qui parent les grèves de leurs belles nuances empruntées au soleil et aux substances salines de la mer. Et lorsqu'ils meurent, leurs tissus se métamorphosent et leurs teintes s'accentuent pour un temps, avant de s'évanouir ; de sorte qu'aux différentes phases de leur vie et encore après leur mort, leur coloris se modifie et qu'une grève verdâtre devient jaune, ou brune, ou rougeâtre, selon les hôtes qu'elle héberge. On en voit de carminées par les ascidies ; d'autres sont toutes noires, salies par l'excès de vase apportée des rivières ; d'autres violacées, grâce aux oursins ; d'autres vertes comme des prairies et d'autres jaunâtres à tous les degrés, depuis l'orangé jusqu'à l'ocre, en passant par les teintes citron, blé mûr, feuilles sèches et rouille. Mais les plus resplendissantes, sont les grèves blan-

ches, d'une immaculée blancheur, semées qu'elles sont de minuscules cadavres lavés par des eaux pures. Au coucher du soleil, elles prennent des reflets lustrés, et de grand matin, des aspects de velours que les plus habiles pinceaux n'ont pas réussi à reproduire.

Toute la gamme chromatique se réalise sur certaines de ces grèves, car il n'est pas rare que leurs nuances, déjà si variées, se mélangent les unes aux autres et engendrent de nouvelles nuances inexprimables par des mots, tant elles sont complexes, subtiles et fugitives. D'autres fois, elles empruntent de l'azur au ciel et à la mer tout en réfléchissant les nuages pourprés de l'horizon. D'autres fois enfin, elles s'assombrissent tout à coup, elles s'éteignent dans des noirceurs de ténèbres; c'est alors qu'elles parlent le plus vivement à l'âme, évoquant des histoires très anciennes, depuis longtemps oubliées des autres lieux de la terre, mais dont elles ont conservé le souvenir, parce qu'elles en ont réel-

lement été les témoins ou bien, plus souvent parce qu'elles les ont fait naître dans l'imagination des hommes.

Je les ai écoutées, ces histoires invraisemblables, délicieusement étendu dans un pré de fougères, au sommet du cap St-Mathieu, la pointe la plus occidentale de la France! La lune, infléchie sur l'horizon, se déformait lentement par la réfraction due à l'air chargé de vapeurs, elle répandait sa pâleur sur l'Océan, immensément ouvert à mes pieds; sa clarté jouait sur la crête des vagues et sur les ruines d'une antique chapelle dont les rosaces délabrées laissaient passer ses rayons de mystère comme autant de regards sinistres. Parfois un vol de corneilles reposait sur ces décombres, le long de frises que les siècles ont ravagées et, à mesure que la lune baissait, leurs corps noirs se dessinaient plus vaguement sur l'obscurité grandissante de la nuit. Au crépuscule, les coups de tonnerre, fréquents par les brûlantes journées, avaient « cassé » le vent; on n'entendait que les

frissons des bruyères agitées par la brise et les grands coups de la mer au pied des rochers. C'était, sous la lumière expirante de la lune, une de ces heures d'intimité où la nature parle à haute voix à l'homme, une de ces heures de chimère où, j'imagine, sont nées les légendes.

En ce même endroit et par une soirée d'été aussi, un navire approchait, portant à son bord une précieuse relique : le crâne de saint Mathieu l'Evangéliste, volé en Egypte par des marchands du pays de Léon. Et comme le navire faisait voile vers le petit port du Conquet, il fut lancé par une main invisible contre un écueil ; un craquement terrible se fit entendre et les navigateurs furent renversés avec une grande violence. Or, il arriva qu'aucun d'eux ne se fit de mal ; par miracle, le vaisseau de bois avait fendu le rocher de pierre et il vint, toujours poussé par la même main mystérieuse, atterrir parmi les granits de la côte.

Les pieux marins qui le montaient virent dans ce fait miraculeux, l'intention manifeste de l'apôtre de laisser reposer sa tête en ce lieu qu'il semblait avoir personnellement choisi. La grève dès lors en devint illustre, car, vers cette même époque reculée, — il y a quinze siècles, prétend-on, — un autre saint homme nommé Tanguy était prieur de l'abbaye de Gherber, propriétaire du vaste terrain qui s'étend du quartier de Recouvrance, près de Brest, jusqu'à la rade du Conquet. Ce fut lui-même qui vint recueillir la tête sacrée de Mathieu et décida de fonder en son honneur un monastère et une église. Plus tard, une ville importante s'éleva à côté du monastère dont on parla dans tout le monde. Puis, la ville fut détruite avec ses chapelles, et aujourd'hui on n'en aperçoit plus que quelques murailles ensevelies sous les terres d'alentour, et ces ruines imposantes, sur les vieux murs tremblants desquelles nichent des corneilles. Mais la gloire de saint Mathieu est impérissable, elle enveloppe de

son auréole immense la grève redevenue humble et inhabitée, et quelquefois, — le jour de sa fête notamment, — le saint daigne apparaître aux petites bergères qui égarent leurs troupeaux sur la lande plantée de fougères.

Les saints affectionnent les grèves de Bretagne, leur souvenir est vivant sur plusieurs d'entre elles, on les y vénère dans de simples oratoires, à défaut de somptueuses chapelles. Tel, l'oratoire rustique de saint Quirec qui tient debout encore à Ploumanac'h au ras du flot. Au VII<sup>e</sup> siècle, le saint aborda en ce point à son retour de la Grande-Bretagne. Il est figuré par une statuette de bois grossièrement taillée, dans laquelle les jeunes filles désireuses de se marier viennent de loin planter des épingle. On en voit toujours quelques-unes de ces épingle sur les flancs, les bras, les jambes du saint, et jusque sur son cœur. Il faut admettre, par conséquent, que cela réussit quelquefois; saint Quirec exauce les prières formulées par les jeunes âmes qui se confient à lui.

Mais le diable hante plus souvent encore ces parages. On lui attribue en plusieurs localités les déchirures de la côte et les marmites de géants creusées dans les roches pour noyer les méchants. On lui attribue aussi les amoncellements de pierres qu'aucune puissance humaine n'aurait pu soulever, et les fulgurations qui sortent la nuit de la gueule des cavernes. C'est pour conjurer ses méfaits qu'on a construit tant de croix et de calvaires.



## VI

Durant les soirées déjà longues de septembre, j'allais jadis m'asseoir au bord de la mer en compagnie de mon vieil ami Cosik, et comme nous contemplions le magique spectacle, humant à pleins poumons l'odeur saine et forte des embruns, Cosik parlait ; il avait parcouru toutes les contrées de la terre et il avait toujours beaucoup d'histoires à dire.

Mais par le fait de son grand âge, le cerveau de Cosik se trouvait fort usé, inhabile à

mettre bout à bout ses idées. Les événements contemporains ne présentaient plus pour lui aucun intérêt. Seules, les images lointaines, souvent reproduites par sa mémoire, y avaient laissé une empreinte ; le souvenir surtout des premières impressions de son enfance, les plus vives, sans doute ; les récits merveilleux que lui avait transmis le recteur de sa paroisse, auxquels il mêlait, suivant sa fantaisie, les faits réels qu'il avait vécus. Aussi ses histoires, contées durant les soirées déjà longues de septembre, étaient-elles très attachantes à cause de ce mélange même de réalités et de chimères, des événements qui s'étaient successivement déroulés devant ses yeux sous toutes les latitudes au cours de ses longs voyages et des scènes créées par l'imagination de ses ancêtres, dans ce pays de Bretagne d'une poésie profonde et permanente.

C'est à Cosik que je dois d'avoir été initié aux légendes bretonnes. Elles revêtaient à ses yeux un caractère d'absolue certitude. Il

n'admettait à leur propos ni critique, ni discussion d'aucune sorte, et comme j'éprouvais un grand plaisir à laisser flotter mes pensées dans le monde invraisemblable évoqué par le vieux marin, je me gardais bien de le contredire ; chaque soir je lui répétais :

« Cosik, racontez-moi donc encore une histoire. »

Alors, de sa voix cadencée sur le rythme de la mer, il commençait quelque nouveau conte, et j'appris de la sorte les conceptions des marins d'autrefois sur l'origine de la mer, des vents, des tempêtes et de toutes les forces invisibles qui président aux destinées du navigateur.

Vrais contes de matelots, naïfs, empreints de superstitions sans pareilles, captivants par l'exquise simplicité d'âme qui les a engendrés ! Ces croyances enfantines, beaucoup de marins les acceptent encore dans leurs vieilles années ; elles sont même pour quelques-uns d'entre eux, les seules convictions qu'ils emportent de la terre.

Pendant que parlait Cosik avec passion et éloquence, les rochers de la côte me semblaient s'animer, tant mon imagination était saisie, et en écoutant ce vieillard, interprète des inspirations nées de la contemplation de la mer, les heures s'écoulaient comme dans un rêve.

Et je songeais que ces récits de légendes qui se transmettent verbalement de génération en génération dans les cabanes de pêcheurs, que les vieilles femmes et les vieux curés redisent aux petits enfants, devraient être écrits et publiés afin qu'ils soient plus sûrement conservés et que les érudits de l'avenir puissent noter les métamorphoses qu'ils subissent à travers les siècles.

Or, voici que, l'été dernier, je découvris que ce travail avait été fait en grande partie, par un écrivain breton, adorateur des anciennes croyances, M. Paul Sébillot. Cet érudit s'est donné la peine de recueillir à leurs sources mêmes, c'est-à-dire précisément dans les campagnes et sur les grèves, les documents

relatifs aux antiques conceptions des hommes sur l'univers physique. Il a ouvert une vaste enquête sur les « Légendes de la mer », en particulier, et dans une série de volumes que nous avons lus, aux vacances dernières, il nous en a donné les résultats sous une forme un peu froide, se contentant de transcrire, sans corriger, sans orner, mais en étant habile à grouper en catégories afin de mieux faire ressortir les ressemblances entre les légendes d'origines géographiques parfois très éloignées.

L'âme humaine est partout identique dans son essence. Les grandes scènes l'impressionnent de la même façon. La mer a suscité en tous lieux les mêmes émotions, elle a exalté les facultés créatrices de l'intelligence dans le même sens chez tous les peuples. Les termes qu'ils emploient pour la décrire sont équivalents chez les habitants des bords de la Manche et chez les indigènes de la Polynésie ou du Grönland. Les Grecs et les Romains s'exprimaient au sujet des vents, des

vagues ou des ouragans, comme on le fait encore au XIX<sup>e</sup> siècle sur nos rivages.

Variées dans leurs détails, les légendes ont un fond commun qui est le cœur de l'homme, ses secrets désirs, sa soif de connaître. Elles se rattachent aux mêmes circonstances grandioses et aux mêmes aventures. La mer, selon elles, a été directement enfantée par les dieux, elle a précédé tous les autres éléments, elle est la « première-née ». La terre est sortie d'elle « de son écume », dit une légende américaine ; elle s'y redissoudra un jour, elle s'y anéantira dans un déluge irréparable. « La terre se noiera dans l'Océan » affirme l'Edda. C'est là une croyance ancienne et générale, comme le pressentiment d'un avenir que les géologues modernes nous font également entrevoir. L'eau attaque le sol, elle tend à niveler les montagnes, et les côtes de granit se pulvériseront sous son effort. Aussi la mer inspire-t-elle partout une grande vénération, une crainte respectueuse. Pline raconte que l'un des mages envoyés par Tiridate en am-

bassade auprès de Néron, ne consentit pas à venir à Rome par mer, les immondices qu'y occasionne le séjour des hommes étant de nature à salir cet élément. Pour le même motif, certains naturels de l'Indoustan refusent encore aujourd'hui de s'embarquer et de servir sur mer. En Bretagne, on admet que la mer rejette sur les rivages les cadavres et les autres épaves, « par horreur des choses malpropres ».

La salure de la mer est tantôt attribuée à la sueur d'un démon, tantôt aux larmes d'un dieu. Il est vrai qu'une autre cause lui est donnée dans la presqu'île de Tréguier ; on y prétend qu'elle est due aux navires chargés de sel qu'elle a engloutis depuis le commencement du monde.

Les marées furent longtemps expliquées par des vents sous-marins sortant de quelque profonde grotte ou par un grand serpent mystérieux qui, à heure fixe, vomissait des torrents d'eau. Cependant leur vraie cause fut très tôt devinée. Dans une vieille chanson

bretonne, la marée montante s'adresse ainsi à son contemplateur :

Vous qui me regardez d'un œil si curieux,  
Je suis conduite ici par la lune des cieux,  
Elle me fait venir et revenir sans cesse.

Et c'est une croyance très accréditée que les marées influent sur les événements de la vie. Les enfants, par exemple, naîtraient au flux, tandis que le reflux sonnerait l'heure des morts, « parce qu'il avive les souffrances ».

Mais ou les êtres surnaturels jouent à coup sûr un rôle, c'est dans la colère des flots. Comment ne pas attribuer à des intentions malveillantes, les accès du vent, ses mugissements, ses violences, les coups de tonnerre sonnant dans les profondeurs et les pluies obstinées qui assaillent les navires ?

« Que des démons habitent les eaux pendant l'orage, j'en suis sûr, nous disait Cosik : je les ai vus à deux reprises, au cap Horn et dans le golfe de Gascogne, ils ne sont pas

beaux, par exemple, ils sont tout noirs avec des yeux flamboyants, ce sont des sacrifiants, d'abominables génies, ils s'affalent sur les bateaux pour les faire chavirer ». Mais, le brave homme ne doutait pas non plus qu'il y eût dans la mer ou dans le ciel, quelque part dans l'espace infini, des saints protecteurs du marin qu'il allait volontiers vénérer dans les innombrables chapelles que la piété des hommes de mer leur a élevées.

Non loin de Roscoff, sur un monticule couvert de gazon, se trouve la blanche petite chapelle de sainte Barbe, la sainte femme à qui Cosik recommandait son âme, sa « patronne » qu'il priait avec confiance et préférence la veille de ses départs. Elle l'avait toujours protégé, et au milieu des périls, il sentait près de lui sa présence réelle, son efficace toute-puissance. « Elle rendrait même la vue à un aveugle, affirmait-il, tout comme N. D. de la Clarté ». Et à ce propos, il me recommandait l'histoire, déjà souvent citée, d'une opération miraculeuse accomplie par la Vierge

Marie en personne, sur une côte du Nord, à petite distance de Ploumanac'h, le singulier village construit sur des rochers.

Il y a longtemps, au milieu de la nuit, pendant une grande tempête, un capitaine de vaisseau désemparé fit le vœu d'élever un temple à la Vierge sur la première terre où il aborderait sain et sauf avec son équipage. Or, il arriva qu'à peine eût-il formulé ce souhait, une grande clarté, une sorte de phare magique apparut soudain qui lui indiqua le point du rivage où il pouvait heureusement aborder. Ainsi la lumière lui fut accordée dans les ténèbres et, dès lors, par un excès de miséricorde, la Mère de Jésus, en reconnaissance de qui le capitaine fit bâtir la petite chapelle qu'on voit encore sur la grève hospitalière, consent à donner surabondamment de la lumière à ceux mêmes qui n'ont plus d'yeux pour la voir.

La conformation des côtes, les anses, les caps, les falaises, les bancs de sable, les écueils sont tous rattachés par l'imagination

populaire à l'intervention de personnages surnaturels. M. Sébillot a eu la patience de collectionner tous les documents relatifs à ces légendes ; son livre a considérablement élargi les horizons que Cosik de sa voix rauque et plaintive m'avait ouverts. Il m'a appris, comment sur le littoral de la Manche, on parle d'îles flottantes, de montagnes détachées du fond de la mer et qui fluent mystérieusement à l'approche des navires, de grottes creusées par des nains minuscules, d'extraordinaires oiseaux pondant leurs œufs sur la crête des vagues, dans des nids d'algues et d'écume, de tribus sous-marines construisant des villes, élevant des temples dont les cloches se font entendre par les calmes nuits étoilées. Ici, la légende est confirmée par l'histoire. Ne semble-t-il pas établi que des cités entières ont été englouties par l'affaissement séculaire du sol sur lequel elles furent élevées ? Depuis quatorze siècles, la plus fameuse d'entre elles repose au fond de la baie de Douarnenez, la poétique ville d'Is, résidence du roi

Grallon, dont l'existence est démontrée par la trace sur la côte de plusieurs routes convergeant vers elle. Au moyen de scaphandres, de hardis plongeurs ont même pénétré dans ses rues marquées par des pans de murs écroulés, restes informes de ses palais; ils y ont retrouvé les troncs noircis des arbres de ses boulevards.

A ceux-là qui éprouvent le besoin de se rafraîchir des réalités ternes de la vie, l'étude de ces innocentes productions des imaginations simples, auprès d'un guide savant comme M. Sébillot ou d'un vieux marin croyant tel que Cosik, est vraiment d'une saveur exquise et rare.....



## VII

### Sur mer.

Il est grand matin. Depuis une heure déjà, nous attendons la marée qui doit mettre à flot notre bateau, penché sur sa quille desséchée, et tous quatre assis à l'extrémité de Pen-ar-Vil,

Laissant pendre, en riant, nos pieds au fil de l'eau,

nous regardons de nos yeux mal éveillés encore le flux qui monte et le ciel qui s'illumine. Peu à peu, une clarté grandissante se répand sur toutes les choses, une clarté si

extraordinaire, en ce pays de brumes et d'épais brouillards, qu'elle nous paraît de bon augure pour notre promenade en mer. Nous allons nous rendre au pardon de Kérentec et nous couperons au plus court. C'est un des rares pardons de Bretagne coutumier encore des vieux usages; on y danse la ga-votte aux sons du *biniou* national.

On raconte merveilles de cette fête à laquelle se donnent rendez-vous toutes les populations d'alentour; les hommes avec leur veston noir et leur ceinture bleue du dimanche; les femmes portant les belles coiffes traditionnelles de leurs villages. La procession se déroule, dit-on, sur une longueur de plusieurs kilomètres, jusqu'à la pointe de Kallo-th, qui s'avance comme un éperon, très loin dans la mer.

Nous sommes là, assis sur la jetée de pierre, un peu transis par la fraîcheur de l'aube, serrés les uns contre les autres et muets d'admiration. Il y a dans l'air une certaine nuance violacée qui caresse déli-

cieusement nos regards, pendant que nous attendons la grande eau bleue, lente à venir; elle semble plus paresseuse que de coutume, sans doute à cause de notre grande hâte de partir.

La mer est d'une beauté inouïe dans le grand silence du matin. Très loin de nous, le voile éternellement gris de l'horizon; plus près, une immense étendue violet-pâle qui se fonce par degrés avec un mélange d'azur; elle est d'une profondeur sans limites et sa surface est sillonnée de longues stries d'une blancheur éclatante sur lesquelles chatoient, comme sur des pierreries taillées, les premiers rayons du soleil. Puis, ce sont des ondulations, des remous, des courants sinuieux poussés vers la rive par les vents de la marée montante. Plus près encore, la grève étale ses mélancoliques prairies de goëmon, et des côtes déchirées, sans verdure et sans vie, grandioses dans leur misère, se dessinent avec une précision peu commune dans la belle lumière matinale.

La mer monte par petites saccades, elle recouvre les galets, les grosses pierres du rivage; elle soulève enfin notre bateau qui se redresse et s'anime, puis flotte gaiement, attendant ses ailes de toile pour prendre le large.

C'est un simple bateau de pêcheur, un peu lourd, massif et dépourvu d'élégance, mais il résiste bien à la vague et supporte beaucoup de voilure. Et puis, nous l'aimons ainsi, notre bateau, malgré sa vétusté et sa lourdeur, à cause de mille chers souvenirs qu'il porte dans ses flancs usés et polis par la mer. C'est un très vieux bateau, il a été beau dans son jeune temps, il a triomphé jadis dans les joûtes des régates et il a fidèlement servi plusieurs générations de marins. Superbe lutteur alors, il a remporté des médailles que, par un peu de vanité, ses anciens maîtres ont incrustées dans le bois de son grand mât et qui, joliment ternies, sont toujours là, en témoignage de sa vaillance passée; mais les bateaux modernes, plus fins et plus élancés, l'ont devancé depuis long-

temps que sa marche est devenue pénible et languissante.

En manière de contraste, le vieux bateau se trouve aujourd'hui monté par de très jeunes matelots. L'un d'eux tient la barre et commande à bord. Il a déjà couru le monde, il a bravé les fièvres du Sénégal, doublé les pointes des grands continents de l'hémisphère du Sud, il a vu de près les hommes admirablement modelés de la race polynésienne et il se plaît à répéter des chansons de nègres apprises par lui, récemment, à la Guadeloupe. Les autres — deux enfants encore — marchent brillamment sur les traces de leur père, un marin héroïque qui a vécu au milieu des batailles et qui est très réputé pour sa bravoure. L'aîné, à peine âgé de dix-neuf ans, revient déjà du Tonkin en congé de convalescence; blessé au service, la décoration militaire brille sur sa jeune poitrine; le second, très beau dans l'absolue pureté des traits de son visage et son teint noir ci par les feux du soleil, a déjà le regard soucieux et

triste de sa race, exprimant un seul vif désir dans son indifférence pour toutes choses, celui de quitter au plus tôt sa famille et franchir l'Océan. Ils surveillent les drisses et gouvernent la voilure.

Nous partons ainsi tous les quatre par une légère brise d'Ouest, caressante et parfumée. Elle nous a bientôt poussés au-delà du port, où nous rencontrons les lames plus puissantes qui viennent du large. La manœuvre est dangereuse entre les mille récifs de la côte, mais notre jeune pilote possède toute notre confiance. Il est passé maître dans ce grand art de la navigation côtière, il y déploie des prodiges d'habileté, et notre petite barque, docile sous sa main vigilante, évite les écueils cachés par les flots.

Nous gagnons en louvoyant la grande eau et voguons plus librement en pleine mer.

\* \* \*

Alors, par un effet de la distance, tout se

confond et tout s'opacifie, l'immensité vague nous enveloppe, le dessin des objets s'évanouit, il ne reste plus que leurs couleurs, toutes uniformément estompées par le reflet azuré des ondes et l'humidité violette de l'air. Le môle du petit port a disparu à nos regards et les rochers pantelants de la côte n'ont plus de relief. Nous doublons le cap de Ste-Barbe en face du fort de Bloscon, et nous pénétrons dans la vaste baie de Paimpoul.

Tout à coup, au-delà des terres, par une sorte de mirage qui déplace les images, on aperçoit comme flottant dans les nuages, le merveilleux clocher de Creizker et les deux flèches de la cathédrale de St-Pol-de-Léon, entraînés dans un même élan vers le ciel. Autour de nous, les balises des Bisayers et de Beck-Lem, nous regardent de leur grand œil peint de céruse. Mais ce qui est surtout étrange en cette région des côtes bretonnes, ce qui nous paraît tout à fait insolite, ce sont ces figures des rochers qui sortent par cen-

taines et par milliers de tous les points de l'horizon, revêtus apparemment d'inscriptions mystérieuses comme des croix de cimetière. Ces croix se déplacent et se déforment, elles laissent choir par moments leurs grands bras de travers, puis elles les redressent vivement et les maintiennent pour longtemps immobiles jusqu'à ce qu'ils s'affaissent de nouveau. Parfois aussi, d'un seul bond, ces croix se détachent du sol et s'élèvent dans les airs en agitant leurs longues ailes latérales. On reconnaît alors que ce sont des oiseaux de mer, des cormorans, des albatros qui, par paresse, se posent, les ailes ouvertes, sur les pointes dures émergeant des flots et simulent ainsi de grandes croix penchées.

Nous glissons mollement sur l'onde avec volupté et réjouissance. La mer est très douce à cette heure, le babil des vagues délicieux, et délicieuses aussi leurs folles courses à la surface de l'eau. Toutes petites, elles s'étendent et se multiplient indéfiniment, leurs fines crêtes resplendissantes de blancheur,

élevant dans les airs leur jolie voix frêle des jours calmes.

A mesure que le soleil monte davantage sur l'horizon, il aspire mieux les vapeurs du matin, le voile mystérieux se déchire, les contours d'abord indécis de la large baie s'accentuent, les clochers antiques, un moment suspendus dans les nuées, redescendent sur la terre, et les rochers de la côte, ramenés à leurs vraies dimensions, perdent leur aspect fantastique. C'est comme la fin d'un beau rêve, le retour à la réalité ! Encore une heure ou deux de cette navigation paisible, et nous toucherons à la pointe granitique sur laquelle s'élève la petite chapelle des pèlerins de Kérrentec, objet de nos désirs.

\* \* \*

Mais voici que, subitement, l'air fraîchit et, avec brusquerie, se déplace ; il tourne au Nord, puis à l'Est par un puissant effort de

tourbillon. Affolé, il revient en arrière et se fixe de nouveau, au *noroï* maintenant, situation inquiétante. Au même instant des taches sombres, noirâtres, de mauvais présage, se succèdent rapides sur le ciel bleu ; ce sont d'abord de petites taches irrégulières, délicatement frangées sur leurs bords et isolées les unes des autres ; mais, peu après, elles s'élargissent, fusionnent leurs contours, s'opacifient, envahissent tout l'espace d'azur et forment un écran continu qui arrête les rayons du soleil et ne laisse plus descendre sur nous qu'une lumière froide et décolorée. Le cercle de l'horizon en est tout rétréci, des fantômes vaporeux surgissent puis disparaissent pour laisser place à d'autres fantômes très fragiles, costumés de draperies sans consistance, insaisissables, qui flottent, s'anéantissent et se reproduisent dans des métamorphoses incessantes. Le vent de colère, venu on ne sait d'où, pousse sur nos voiles d'énormes paquets d'air qui font grincer les cordages et tourmentent notre mâtue.

Près de nous, les poissons sortent de l'eau, exécutant des contorsions très drôles, comme ils ont coutume de le faire, paraît-il, à l'approche de l'orage. Les vagues grossissantes jettent par-dessus bord de faibles créatures transparentes, des méduses, de gracieuses cydippes qui, par hasard, jouaient là, tout à l'heure, en grand nombre, sur la mer. Une rumeur d'épouvante se fait entendre qui semble sortir du gouffre infini sur lequel nous flottons et, dans l'opacité noire qui nous oppresse, les vapeurs de la mer se condensent en myriades de gouttelettes très fines, très serrées et très pénétrantes.

Cette agitation n'est sans doute qu'un prélude ; en ce moment l'orage semble vouloir tourner en tempête. Pourtant, il y a encore tellement d'hésitation et de contrariété dans les flots que notre vieux bateau, couché sur tribord, rebondit en tout sens, fatigué par d'épouvantables coups de tangage ; son beau-pré est couvert d'écume ; du fond de la cale s'élèvent de sourds craquements sinistres,

pendant que les grandes lames bruyantes déferlent avec rage et nous inondent.

Une sorte de fièvre nous a pris dans cet horrible changement de spectacle ; nous luttons de toute notre énergie contre l'eau enivahissante, mais des pensées lugubres, paralysantes, nous montent à la tête, des souvenirs de naufrages, des images de tragédie nous obsèdent, que les refrains plaintifs des races nègres chantés à pleins poumons par notre jeune maître, ne parviennent pas à dissiper. Nous abattons de la voile, n'en conservant que la quantité indispensable pour appuyer le navire et nous gagnons du large encore, toujours, de crainte d'être poussés à la dérive par la violence du vent contre les mortels récifs de la côte.

Nous passons ainsi quatre heures cruelles, interminables. Puis, comme par enchantement encore une fois, sans intermède, au changement de marée, toute cette grande colère s'apaise, les sombres vapeurs se subtilisent, le vent mollit, et nous revoyons la terre,

la côte tranquille de Paimpoul qui nous sourit, tristement comme toujours, en nous faisant des signes hospitaliers. Et quelques instants plus tard, nous nous séchons au soleil chaud de l'après-midi, en regardant dans cet état de délicieuse quiétude, de bien-être reconquis qui succède aux anxiétés terribles, défiler devant nous les gens pieux, les saintes bannières et les fraîches guirlandes de fleurs du Pardon de Kérentec.



VIII

## Pèlerinage.

A pied, tristement, nous suivons le chemin qui, depuis l'ancienne petite ville d'Auray, conduit au lieu sacré. C'est une longue route de terre brunâtre, couleur d'ocre, bordée de grosses pierres jaunes de la même nuance que les fleurs fanées des ajones qui se foncent en flétrissant. Sur le ciel gris, plus continuellement gris à cette saison que d'ordinaire, courent des nuages teintés de rouille ; ils reflètent la coloration de la terre, et de tous côtés, jusqu'à l'horizon rétréci par les brouillards de l'Océan, on aperçoit toujours

les mêmes nuances ternes et tristes, si tristes qu'elles donnent envie de pleurer.

Nous marchons avec peine, à petits pas rapides, sur la longue route boueuse et glissante qui paraît s'allonger davantage, à mesure que nous avançons. Nous nous rendons ainsi en pèlerinage jusqu'à la statue dorée de sainte Anne, la sainte préférée des Bretons, la protectrice des marins qui la vénèrent et la glorifient d'un culte particulier. « L'illustre tige de Jessé a poussé un rameau gracieux sur lequel s'est épanouie une fleur : la tige est Anne, la mère de Dieu est le rameau, la fleur est Jésus-Christ. »

Nous accompagnons une bonne vieille femme du Finistère qui, après une longue attente, accomplit un vœu fait dans le secret de son cœur, il y a quelques années, au départ de son fils, jeune soldat dans l'armée du Tonkin. Comme le font les mères bretonnes, elle avait, dans une ardente prière, recommandé son fils à sainte Anne, lui promettant, s'il revenait en vie, de faire avec lui ce long

pèlerinage jusqu'au fond du Morbihan. Parti très jeune et encore si enfant, frêle créature jusqu'alors abritée sous l'aile maternelle, il s'en était allé bravement où l'appelait son devoir ; il a grandi en Orient, il a victorieusement combattu le double péril des fièvres et des batailles, et aujourd'hui il est là, fort, vaillant, en costume de marin, aux côtés de sa bonne vieille mère qui est fière, très fière de lui.

Pourtant, ce pèlerinage attendu et si longtemps désiré, ce pèlerinage de reconnaissance et d'allégresse est assombri par une grande douleur ; la bonne femme porte au fond de son âme une plaie irréparable, son sourire est imprégné d'amertume, ainsi, hélas ! que c'est le cas de presque tous les souliers d'ici-bas ; il est humecté de larmes qu'un rien peut faire jaillir.

Pendant que là-bas, sur la terre d'Asie, le petit soldat se battait avec courage, une toute jeune sœur qu'il avait laissée au foyer, fille unique, belle et bonne, choyée et chérie,

le seul espoir de ses parents dans ce pays de la mer où les garçons ne comptent guères pour la joie de la maison,— eux qui vont courir le monde,— une jeune sœur incomparablement aimée, luttait vainement contre un mal étrange, sans remède, qui l'étreignit et au printemps de sa vie, à l'âge de seize ans, cruellement la tua.

Elle avait achevé les écoles de son village, et comme elle était remarquablement bien douée, ses parents eurent l'ambition de lui donner une plus vaste instruction; pour leur malheur ils l'envoyèrent au couvent. Que s'y passa-t-il? Nul ne le saura jamais. Enveloppée jusqu'alors de tendresse, élevée librement, en plein air, sur la grève, elle souffrit de la vie cloîtrée, froide et sévère de la grande maison d'éducation, où elle avait été placée. Par déférence pour ses institutrices, et aussi par crainte d'une discipline impitoyable, elle dissimula longtemps le mal qui lentement la rongeait et, lorsque dans un accès de révolte candide, elle en fit l'aveu, il était trop tard.

Aux premiers jours de soleil de cette année qui devait lui ramener son frère, par un radieux dimanche du mois de mars, alors que la nature entière s'éveillait en chantant à une vie nouvelle, à l'heure où le pâle soleil de Bretagne se couchait dans la mer qu'elle contemplait de son profond regard et qu'elle aimait d'un instinctif amour, la pauvre enfant s'en alla au ciel dans toute sa pureté, dans toute sa candeur de petite fille sauvage, le jour même où, là-bas, à des milliers de lieues de distance, dans le pays des races jaunes, son frère ayant fini sa campagne, recevait la médaille militaire que sa vaillance avait gagnée. Et cette mort d'une enfant, envolée à son aurore, eut, dans l'intimité de cette famille de marins, des conséquences inénarrables; le père, vieux loup de mer qui a laissé un nom glorieux dans l'histoire de la guerre de Chine, en demeura anéanti; la mère fut comme foudroyée et, depuis lors, ils passent, l'un et l'autre, de grandes heures tous les jours au cimetière, le regard égaré dans une seule vision tou-

jours la même, auprès de cette tombe qui renferme sous une croix de pierre le corps de leur petite fille morte, incapables qu'ils sont désormais d'éprouver aucune joie sur la terre.

Voilà pourquoi nous marchons comme des désespérés sur la route boueuse qui mène à la chapelle de sainte Anne, « la mère de ceux qui pleurent », et comment il se fait que cette journée qui devait être consacrée à fêter le retour de l'exilé s'est transformée en une journée de résignation et de larmes, toute imprégnée du souvenir de celle qui ne reviendra jamais.

Devant les yeux de notre vieille compagne, parmi les nuages chassés par le vent d'ouest, flotte l'image de la mort impitoyable, emportant un petit être, inerte et froid, endormi de l'éternel sommeil, enveloppé dans la robe blanche des communiantes, un petit être qui est sa fille, telle que, naguères, elle la coucha dans son cercueil pour ne plus jamais la revoir. Pèlerinage

de deuil ! Malgré cette image flottante de la mort, malgré le souvenir aigu de l'horrible séparation, il nous semble par moments que l'absente soit présente ; je sens que la vieille mère pense bien plus à son enfant morte qu'à l'autre qui marche à ses côtés ; assurément elle lui apparaît montant au ciel transfigurée ; oui, quelque chose d'elle est là autour de nous qui nous accompagne, quelque chose d'invisible, mais de réel pourtant, qui vient avec nous prier la sainte pour son frère revenu. Nous en avons tous trois le sentiment profond, mais nous ne nous le disons pas, de crainte d'effacer cette perception éthérée et charmante de celle qui n'est plus, et, silencieux, pendant que la nuit tombe, nous entrons pieusement dans l'église de sainte Anne.

Au milieu d'un bouquet d'arbres, surmontée d'une énorme statue de la sainte, se dresse la basilique moderne construite dans le style de la Renaissance, grâce à une souscription nationale faite dans toute la

Bretagne. Son aspect est sévère, pas très original ; elle est en granit, la roche du pays, symbole de la ténacité et de l'énergie de ses habitants. Elle s'élève sur le lieu même où fut découverte la statue miraculeuse. Cela se passait, dit-on, il y a trois siècles, dans le hameau de Keranna. Un simple pay-san au front noble, au regard intelligent et doux, Yves Nicolazic, aperçut dans la nuit une clarté extraordinaire : c'était comme un flambeau éblouissant, tenu dans l'espace par une main mystérieuse. Les nuits suivantes l'étrange lumière réapparut, toujours à la même place et toujours aussi rayonnante. Nicolazic la contemplait avec ravissement.

Un certain soir de l'année 1624, comme il ramenait son troupeau de bœufs du champ de Boceno, il entendit en outre des chants merveilleux, des chants d'au-delà, puis, tout à coup, il se trouva en face de sainte Anne en personne qui lui révéla le lieu exact où, jadis, mille ans plus tôt, existait une petite chapelle où les gens dévots venaient de loin lui appor-

ter leurs adorations. S'étant rendu à l'endroit indiqué par la sainte, et en ayant remué la terre, il mit au jour en effet une statuette de bois à son image. Depuis lors, cette statue fut l'objet d'une vénération particulière, elle accomplit de nombreux prodiges jusqu'au jour de la grande Révolution où elle fut brûlée.

Maintenant, dans l'un des autels latéraux de la belle église toute neuve, une statue d'or remplace celle que les impies réduisirent en cendres. Elle repose sous une niche élégante, et à ses pieds, dans un socle de cristal, est renfermé un débris de la vieille statue, découverte par Nicolazic, le seul fragment authentique que le feu ait respecté. C'est tout ce qui subsiste d'elle, et pourtant sa vertu était si grande que cette parcelle conservée exerce encore des bienfaits, ainsi qu'en témoignent de nombreuses inscriptions gravées sur des plaques de marbre blanc, hommages de gratitude adressés à sainte Anne pour avoir sauvé la vie à des naufragés. Ces plaques

sont datées de toutes les contrées de la terre, d'Espagne, de Tunisie, de Chine, de Tahiti, du Mexique. Autour d'elles sont suspendues des couronnes, de fraîches guirlandes, et des personnes reconnaissantes prient agenouillées.

La décoration de l'église laisse beaucoup à désirer, on la voudrait plus en harmonie avec l'ancienneté des souvenirs légendaires; vitraux et peintures sont trop neufs, le chœur est tout à fait moderne dans son arrangement. Il y a pourtant là une œuvre d'art, une fort belle statue de Falguières appliquée contre la petite porte de la façade; elle représente Nicolazic égrenant son chapelet, les yeux dirigés vers le ciel, pleins de confiance et de sérénité. Il y a aussi à l'entrée du temple un saint Pierre en bronze, reproduction de celui de la Basilique vaticane dont les orteils ont été rongés par les baisers mille fois répétés des fidèles, et qui un jour s'anéantira entièrement sous ces attouchements de tendresse.

Le trésor est riche d'objets rares, de pré-

cieuses reliques qui opèrent des miracles. Les plus estimées proviennent de sainte Anne et de saint Joachim son époux; ils sont contenus dans un magnifique reliquaire, don de l'impératrice Eugénie. On y voit encore les couronnes de la Vierge couvertes de diamants, d'émeraudes, de topazes, de perles fines; des ciboires scintillant de pierreries, des calices d'or, l'inévitable fragment de la vraie croix; puis des ornements mondains, donnés par les pénitents, des épées et des glaives surpris de se trouver dans ce lieu de sainteté; de somptueuses joailleries, des bannières splendides offertes par les paroisses, brodées par des mains d'artistes ayant beaucoup à se faire pardonner; enfin, au milieu de tout cela, une blanche soutane qui fut portée par le pape Pie IX.

Les grands jours de pèlerinage sont ceux de Pentecôte et de la fête de sainte Anne; le nombre des voyageurs est alors immense. Cette année-ci, le 26 juillet, on en comptait plus de quinze mille; les trains étaient bondés,

les chemins et tous les sentiers qui traversent la lande étaient couverts d'une foule bariolée des multiples couleurs des costumes bretons, les coiffes blanches, les gilets brodés des hommes de Quimper, les vareuses des marins, les soutanes des prêtres qui mêlaient leurs nuances et faisaient sous le ciel gris le plus curieux effet.

Alors, les centaines de petites boutiques qui environnent l'église débitent en plein vent des articles de dévotion, croix, chapelets bénis du Saint-Père, médailles sacrées, images des saints et aussi des objets profanes; c'est ainsi que les marchands de cidre disputent les clients aux « grilleuses » de sardines dont les poèles répandent dans l'air une odeur nauséabonde qui se mêle d'une façon détestable au parfum de l'encens brûlant abondamment quelques pas plus loin auprès de la *Scala santa*.

A deux heures, des vêpres solennelles réunissent prosternés sur le « champ des épines » la multitude des croyants, et le soir,

une procession sans fin, présidée par de hautes autorités ecclésiastiques, défile autour de la basilique. A sa tête, marchent les Bretons de Quimper et de St-Brieuc, puis viennent les pèlerins français, en dernier lieu les Bretons de Vannes et du Morbihan. Chacun porte un cierge allumé et tous chantent des cantiques ou récitent des litanies à la gloire de sainte Anne, racine de Jessé, joie des anges, nuée resplendissante, consolatrice des affligés. Et vers la fin de la cérémonie, la foule se rend au cloître pour dire une dernière prière au pied d'une grande croix de chêne rapportée de Jérusalem; puis, lentement, elle se disperse. Les malheureux qui n'ont pas de chambre retenue à l'hôtel ou qui n'ont pu trouver un abri dans la vaste église hospitalière s'en vont dormir dans les prés du voisinage, malgré le vent qui mugit et la fine pluie qui tombe.

\* \* \*

Le lendemain, pendant que la mère prie devant l'autel pour son fils retrouvé, je remarque sur le bord de sa paupière une larme qui grandit insensiblement et finit par couler le long de sa joue. C'est en vain qu'elle cherche dans la méditation des choses éternelles un allègement à sa douleur. L'image de la pauvre petite fille arrachée au printemps de sa vie domine toutes ses autres pensées, ses sentiments de reconnaissance sont submergés dans un flot d'amertume, le regret immense a envahi son cœur, et je vois qu'elle souffre profondément d'une révolte intérieure qu'elle ne parvient pas à maîtriser. Aussi récite-t-elle ses prières du bout des lèvres devant la statue d'or impassible, et ce sont d'anciennes prières qu'elle sait par cœur pour les avoir cent fois répétées; mais la vraie prière d'humiliation et de gratitude qu'elle s'était promis de faire à cette place devant la sainte protectrice, elle ne réussit pas à la formuler; elle s'efforce de chasser pour un instant l'image chérie qui la hante, de concentrer

toute son âme dans une pure action de grâce, et par un phénomène bien naturel hélas! elle se trouble toujours davantage, la désolation l'accable, elle se met à sangloter.

De crainte que notre présence aggrave encore son tourment, nous la laissons seule dans cette attitude trempée de larmes, et nous montons son fils et moi sur la tour de la Basilique.

Le ciel est toujours sombre, lamentable, le vent d'orage fait entendre sa grande voix terrible, il gémit au loin dans les rochers de la côte et fait frissonner sur nos têtes la statue colossale de sainte Anne, taillée dans un seul bloc de granit. Nous restons longtemps dans une muette contemplation, plus émus de la scène d'affliction dont nous venons d'être les impuissants témoins que du spectacle grandiose qui s'étale sous nos yeux. Un rayon de soleil perce un moment la voûte des nuages et illumine toute cette triste contrée; il s'étend jusqu'à la mer qui se découvre, sinistre, en grande colère,

remuant des vagues énormes, irisées sur leurs crêtes. Aucune voile à l'horizon, pas un être humain dans les champs, aucun autre bruit que celui du vent qui emporte dans sa furie les hymnes des pèlerins entassés au pied des autels.

Nous planons sur des forêts courbées par la tempête, sur des cultures qui n'ont pas pu mûrir. Dans les haies, des touffes de bruyères, des tamarix, des genêts qui n'ont plus de fleurs. De tous côtés, de jolis clochers finement découpés, des calvaires, Plouëret, Locmariaquer, St-Gildas. A quelques lieues le tumulus de St-Michel, Carnac, la ferme du Méneç et ses fameux alignements de menhirs; la presqu'île de Quiberon avec ses terrifiants souvenirs. Nous contemplons muets ces paysages de mélancolie, toujours battus par les vents du large, inondés par les embruns et les pluies incessantes de cette année de désastre. Tout cela s'est terni de nouveau dans des teintes glauques et bronzées qui enveloppent comme

d'une gaze salie d'eau de mer et de goémons, ces églises de village, ces arbres ployés et ces prairies sans fleurs.

La cloche aux sons graves sonne les matines, la masse des pèlerins s'ébranle vers la sainte échelle, c'est le moment de partir. Sainte Anne a été indulgente à la mère éplorée, elle a eu pitié de son désespoir; nous la retrouvons très calme, le visage rasséréné. L'obsédante image de son ange en volée, lui a enfin souri; elle l'a reconnue à la droite de Dieu, en état de bénédiction; alors elle a pu prier, s'humilier et puiser de nouvelles forces de vie. La pauvre femme est presque joyeuse d'avoir aussi bien achevé son pèlerinage. Mais cela dure peu, et lorsque vers le soir nous quittons sainte Anne sous un ciel bas, si bas qu'on y entend les voix d'un autre monde, nous marchons tous trois silencieux, comme nous sommes venus, sur la grande route d'Auray toujours démêurément triste.

IX

## L'île de Batz.

Cette île sans fleurs, sans  
rossignols, sans verdure...  
CAMBRY.

Malgré sa proximité de Roscoff, elle est l'un des coins de terre les plus écartés du monde, un pauvre pays oublié, dont personne ne parle ; elle est plus connue des oiseaux de mer que des hommes, ses beautés grandioses et sévères sont si impressionnantes que je ne sais guères d'endroit où l'amant de la nature puisse éprouver de plus vives jouissances. Figurez-vous un long morceau

de granit que les vents et la mer ont depuis des siècles raboté et partiellement réduit en poussière, le dernier vestige d'une contrée disloquée par les tempêtes ; ses fragments font une multitude d'écueils contre lesquels se brisent avec un bruit énorme les lames de la grande mer. Ici et là on y a peint des balises.

Toute la côte de Bretagne en est parsemée, de ces écueils ; il s'agit d'un phénomène normal, pour ainsi dire, dont sont victimes les granits et les autres roches, dures et fragiles à la fois, qui font le squelette de cette province. Mais ici les récifs ont des formes encore plus déchirées et plus extraordinaires qu'ailleurs. Les uns sont puissants comme des montagnes, d'autres, plus petits et plus dangereux aussi, dissimulent sournoisement leurs armes de mort sous l'azur des flots, ne montrant leurs aiguilles et leurs tranchants qu'au moment de la grande marée, lorsque la mer se retire sur de grandes étendues, découvrant des grèves admirables,

à la fois berceaux et cimetières, où la vie palpite, où gisent sans nombre des cadavres.

L'île de Batz doit son nom à un événement légendaire qui se passa on ne sait au juste à quelle époque, quand saint Pol, évêque de Léon, fécond en miracles, vint y combattre un dragon qui commettait des ravages épouvantables, dévorant hommes et bêtes. Le saint, ayant rencontré le monstre à l'extrémité nord de l'île, jeta sur lui son étole et lui ordonna de disparaître ; on montre encore le gouffre qu'il creusa en plongeant dans la profondeur des eaux pour n'en plus revenir. Puis, le saint frappant de son bâton un rocher aride, en fit aussitôt jaillir une source d'eau douce à laquelle les « îliens » se désaltèrent encore. De là ce nom d'île du Bâton, en celtique *Enez baz*.

L'île ne possède aucune splendeur particulière ; elle est plate, grise, dénudée, triste, infiniment triste et ennuyée, mais elle a le charme des choses très simples et très pures, des choses anciennes et désolées sur lesquel-

les les siècles ont passé sans les amoindrir. Elle inspire une sorte de grand respect affectueux comme ces vieillards solitaires, attardés dans un temps qui n'est plus le leur et que presque personne ne visite parce qu'ils ne peuvent plus être compris que par un très petit nombre de gens, avec leurs idées suranées et leurs préjugés d'autrefois. L'absence dans l'île de toute curiosité vulgaire capable d'attirer la foule des touristes, son air de grande misère, l'éloquence austère des histoires que racontent les écueils de son rivage, font toute sa séduction. Et pourtant cette séduction est singulièrement puissante sur ceux qui aiment la solitude, le recueillement devant des scènes de la nature sauvage, ou l'expression discrète de douleurs inconsolables.

Si vous désirez entendre gémir à la fois les vents et les créatures humaines et goûter le commerce intime de la mer, de la grande mer agitée, nul autre endroit dans ce monde ne vous satisfera davantage ; mais n'allez y cher-

cher ni plaisirs frivoles, ni réjouissances mondaines.

On atteint l'île depuis Roscoff, à qui elle fut réunie jadis alors que son grand corps de granit était encore assez robuste pour résister à l'assaut des vagues. Depuis quelques siècles elle en est séparée par un chenal que des courants très forts creusent tous les jours davantage ; il y a cinquante ans, on le traversait encore à pied par les très basses marées, aujourd'hui un bateau est toujours nécessaire. Pendant l'été un service de passage a lieu toutes les heures ; de vieux marins y emploient leurs barques de pêche. Après un trajet dont la durée varie selon l'état de la mer, mais qui n'excède pas deux heures, ils vous déposent au sud de l'île, dans un petit port de relâche, au fond d'une anse très abritée.

La première fois que j'y allai, le ciel était gris comme il sait l'être en Bretagne, d'un gris uniforme et sombre, en sorte que j'en reçus l'impression d'immense tristesse qui

émane des déchirures de la côte, de la poussière du sol, des gros rochers noirs, des ajoncs desséchés, des tamarix courbés par le vent et surtout de la physionomie des habitants, que la mort frappe plus cruellement qu'ailleurs. Ceux-ci, au nombre d'un millier environ, sont principalement adonnés aux travaux de la mer. Les jeunes gens cèdent tous à son mystérieux attrait ; ils s'en vont très tôt naviguer sous toutes les latitudes, ils réapparaissent de temps à autre, puis ils repartent encore, pour souvent ne plus jamais revenir. On rencontre cependant quelques vieux capitaines, des matelots retraités dont la mer n'a pas voulu et qui achèvent paisiblement sur terre une existence longtemps menacée.

Les femmes dominent, elles constituent les quatre cinquièmes de la population valide ; elles sont fortes, infatigables, elles cultivent le sol ingrat et, à force d'énergie, elles entretiennent ces champs de pommes de terre, d'oignons, de blé et d'avoine, que l'on voit

enfoncés entre des murs rustiques qui les protègent contre l'ouragan. A demi cachées sous leurs lourdes coiffes de drap blanc, les femmes agenouillées bêchent la terre ; elles sont jolies, mais ne le savent guères, et elles travaillent avec acharnement, comme des machines bien réglées, sans distractions daucune sorte.

Pendant les moissons, ce sont elles aussi qui fauchent, qui lient les gerbes et frappent les épis en cadence de leurs fléaux de fer pour en faire tomber des graines toujours maigres et rares. Leurs torses robustes se dessinent nettement sous leurs grossières chemises de toile pendant qu'elles brandissent leurs bâtons sans se soucier de qui les contemple et les admire, parce qu'elles sont vraiment belles malgré leurs visages noircis par le soleil et par la mer, malgré leur expression triste comme tout ce qui les entoure, comme leurs pensées flottant au loin sur la nappe sans fin des eaux à la suite d'un fils ou d'un époux.

Elles sont extrêmement intéressantes, ces vaillantes femmes de marins, non seulement par leur candide beauté, mais aussi par leur résignation et leur fidélité. Elles ont sûrement une autre conception de la vie que nous, une conception infiniment plus simple et plus juste peut-être. Elles possèdent une santé morale dont nous n'avons presque plus d'idée dans nos cerveaux que la civilisation a si étrangement compliqués. L'étranger est accueilli par elles comme un ami, avec un naturel exquis et sans qu'à leurs yeux il puisse en être autrement. Ignorantes du mal, elles n'ont aucune méfiance.

J'en connais une du nom de Coizik (diminutif de Françoise) dont la résignation est exemplaire. Elle tient tête à la plus épouvantable détresse sans jamais parler de ses malheurs. Les larmes ont de bonne heure creusé son visage qui a dû être d'une extraordinaire beauté; depuis vingt ans elle pleure, et sur le bord de ses paupières de petites rides sont fixées pour toujours.

Son malheur a commencé par un incendie qui détruisit la chaumière qu'elle avait héritée de ses parents et où elle avait construit un nid, hélas, bien éphémère. Après quelques années de félicité, son mari se noya, sous ses yeux, à quelques mètres de la rive, sans qu'il fût possible de lui porter secours, tant la mer était démontée. Puis, elle perdit successivement cinq enfants. Il semblait qu'elle avait épousé la coupe d'amertume. Il lui restait une fille en qui elle concentra tout son amour et toutes ses espérances. L'année dernière, une maladie sans nom, venue on ne sait d'où, la lui a enlevée. Et maintenant Coizic vit toute seule au monde avec le souvenir toujours présent de son mari noyé et de sa famille décimée. Incapable de cultiver la terre à cause d'une paralysie commençante qui gêne ses mouvements, elle tient un petit débit de cidre très propre et bien en ordre; ainsi elle gagne juste de quoi ne pas mourir.

L'autre jour, pendant que je lui rendais

visite, dans un coin retiré du débit, elle a décroché du mur une photographie et me l'a montrée, car j'ai connu sa jeune fille qui, l'an dernier, a été conduite au cimetière; je revois ses traits charmants à demi effacés sur le papier jauni. Pendant ce temps, les larmes de la mère coulent à grosses gouttes dans les sillons qu'elles ont creusé sur ses joues, et les rides de ses paupières s'accentuent dans une poignante expression de désespoir...

La forme de l'île est un losange fortement entaillé sur ses bords, long de quatre kilomètres sur un de largeur. Au moment du flux, son pourtour s'augmente de près de quatre mille mètres; cela donne une idée de l'étendue des grèves qui se découvrent. Il est très instructif de suivre la descente de la mer et l'agrandissement progressif de l'île, comme aussi le retour des eaux qui s'élèvent parfois de dix mètres et davantage.

Au Sud, les mêmes *herbiers* que sur la grève de Roscoff, dominent; ce sont des

champs touffus de varechs, de fucoides, de zostères, de laminaires et de ces jolies plantes effilées et blondes, les *hymanthalies*, que l'on a souvent comparées à des chevelures de femmes. Ces forêts de la mer sont peuplées d'oursins, d'astéries, de mollusques, de gracieuses lucernaires et d'actinies aux mille couleurs.

L'Est et le Nord sont plus sévères, les rochers et le sable en font toute la parure, un sable blanc et fin qui emplit les nombreuses petites baies au fond desquelles il est délicieux de se baigner, parce qu'elles sont toujours désertes et silencieuses et que, s'ouvrant sur la grande mer, les lames y ont un libre accès. La vue s'y étend sur l'infini et, lorsque le temps est découvert, l'azur de l'eau se confond avec l'azur des cieux, c'est à peine si les Sept-Îles, les roches noires de Primel et des Triagoz mettent quelques taches sur l'horizon bleu.

Mais, c'est de la pointe occidentale, où saint Pol accomplit ses miracles, que le

spectacle est le plus varié ; la côte de Santec s'y déroule toute entière avec ses terribles sentinelles de rochers déchirés et, au loin, vers le pôle opposé, de l'intérieur des terres, surgissent des clochers d'église, les deux tours de la cathédrale de St-Pol-de-Léon, les dentelures du clocher de Creizker et une quantité de jolies flèches, élancées et légères, du côté de Plouescat et de Brignogan.

Enfin, pour avoir une idée générale de l'île, il faut quitter la grève après en avoir fait le tour, s'enfoncer entre de vieux murs dans les sentiers de sable, traverser les rues tortueuses du village central et monter sur le phare de premier ordre qui se dresse à l'extrémité du môle sur le point culminant de l'île. C'est une grande colonne de granit qui se voit de partout et permet seule de ne pas s'égarer dans le labyrinthe des petits chemins creux qui s'enchevêtrent. De son sommet élevé de soixante-huit mètres au-dessus du sol et dans lequel brûle durant la nuit un feu tournant qui porte à plus de vingt milles en

mer, on domine toute la contrée. Dans les chambres du bas règnent un ordre et une propreté qu'il n'est pas rare de rencontrer dans les maisons bretonnes. Les gardiens qui l'habitent chantent merveilles des heures de solitude qu'ils passent en vigie dans la lanterne où seulement des oiseaux attirés par l'éclat de la flamme viennent par les nuits sombres leur tenir compagnie.

Vers le milieu de l'île se trouvait autrefois une chapelle romane aujourd'hui tombée en ruines; elle a été remplacée par une église de style moderne dont le clocher tout neuf, achevé il y a quelques années, ne présente aucun intérêt. Cependant, vu à distance, depuis la plage de Roscoff, il est fort décoratif et orne d'une note jeune et fraîche la vétusté de l'île. De cette église partent deux *pardons* annuels, celui de sainte Anne, la patronne de Batz, et celui de la Vierge, au jour de l'Assomption. Ce sont les seules fêtes du pays et encore sont-elles tristes presque toujours, malgré l'affluence des visiteurs venus

de Roscoff, et l'intention des insulaires de montrer de la gaieté. Les litanies qu'on y chante ajoutent à leur tristesse. Le soir, de jeunes couples dansent en plein air des danses mélancoliques, et l'on rencontre, errant dans les sentiers de la lande, bien des gens dont l'air chagrin fait pitié.

La plus importante affaire de l'année est la récolte des goëmons; toute la population s'associe pour y procéder, c'est presque une fête lorsque la moisson en est abondante, car outre qu'ils constituent un excellent engrais, les goëmons desséchés servent de combustible précieux dans cette contrée où les arbres sont inconnus.

Fin septembre, l'île de Batz entre dans une sorte d'engourdissement, les brumes l'enveloppent, et alors commence le long hiver durant lequel les journées s'écoulent tristes et monotones, sans autres distractions que les tempêtes, le passage des bateaux, l'annonce des naufrages.

Ainsi s'envole la vie dans cette île de

tristesse qui est pourtant un coin du monde où l'on voudrait jeter l'ancre pour le reste de ses jours, tellement vite on s'attache à sa sauvagerie et aux bonnes gens qui l'habitent. Je l'ai bien senti l'autre jour en m'embarquant pour retourner à Roscoff à l'heure où Coizik, que je ne reverrai peut-être jamais, — elle est si faible et si désolée, — descendait seule en boitant, courbée par la douleur, le chemin bas de l'île, portant des fleurs au cimetière, afin que la tombe de sa fille soit jolie le dimanche. Je l'ai bien saluée une dernière fois depuis le bateau qui m'emportait, mais, plongée dans son chagrin, elle ne m'a pas aperçue.

X

## Cosik.

Il y a quelques semaines, je reçus d'un pêcheur de Roscoff la nouvelle suivante :

« Le vieux Cosik du vivier de Ste-Barbe, vous savez bien, celui qui vous racontait des histoires aux roches de Marie, est mort en deux jours, d'une fluxion de poitrine, sans beaucoup souffrir apparemment ; il était si vieux qu'on ne savait plus son âge ; tout le monde le regretté au village.... »

Le vieux Cosik est mort ! C'est pourquoi je puis maintenant, sans crainte de froisser sa modestie, écrire ici son humble histoire ; il

me l'a contée autrefois, alors qu'il était déjà très vieux, « si vieux qu'on ne savait plus son âge ».

Nous le vîmes pour la première fois sur la côte de Paimpoul, le port de St-Pol-de-Léon, sur cette large grève vaseuse qui s'étale à perte de vue. Il employait déjà ses vieux jours à la pêche et remorquait au moment où nous le rencontrâmes un chargement de poulpes et de minards (seiches) qu'au moyen d'un crochet de fer il avait fait sortir de dessous les rochers. Il tournait attentivement chaque pierre dans l'espoir d'en trouver encore.

Notre bateau, le *Pentacrine*, venait de toucher fond, et pendant que la marée descendante le couchait peu à peu sur le flanc, nous prîmes de l'intérêt aux manœuvres de ce petit vieillard qui suivait le ras de marée et s'approchait de nous.

Ce devait être un bien vieux marin ; son visage était tout parcheminé, recouvert d'une patine brunâtre avec, par places, des reflets avançants comme la mer en courroux ; il avan-

çait, le dos voûté, les jambes courbes et le souffle très pénible.

Ce jour-là étant un jour de grande marée, nous courûmes activement la grève et nous emplîmes nos bocaux d'une pêche merveilleuse. Il y avait un si grand nombre de bestioles curieuses que nous en oubliâmes le vieux marin qui, au flux, pêchant des pouilles pour amorcer ses hameçons, nous avait frappés.

Je le reconnus pourtant tout de suite deux jours plus tard sur la jetée du petit port de Roscoff. Il se promenait tranquillement, les mains croisées sur la poitrine avec ce balancement de tout le corps que donne aux marins la longue habitude des vagues et, comme je cherchais justement à faire la connaissance d'un vieux loup de mer, je me mis à lui parler. Ce fut là l'origine de mes relations avec Cosik, relations qui se sont prolongées pendant huit années sans l'ombre d'un nuage. J'appris qu'il était du pays, un vrai Breton bretonnant, et qu'après une longue vie d'a-

ventures, las de braver la mort sur toutes les mers du monde, il était venu échouer paisiblement dans la petite ville où il avait vu le jour. Il y avait trouvé une modeste occupation, remplissant les fonctions de gardien d'un vivier de homards et c'est pour nourrir ses « poissons », comme il disait, qu'il allait à la basse-mer chasser des pieuvres sur la grève. Je le pris immédiatement en grande affection.

Au déclin du jour, il aimait à flâner, assis sur un rocher de granit, regardant la mer s'éteindre dans la nuit et les étoiles s'allumer au ciel. Il avait une « manie » pour la mer, la sondant, la caressant de son regard qui prenait une expression de satisfaction extraordinaire les jours de mauvais temps ; il n'était heureux qu'au près d'elle, il la préférait orageuse que paisible. Devenu inutile sur les bateaux, à cause de son grand âge, les pêcheurs du pays, pleins de considération à son égard, l'engageaient quelquefois à leur bord, seulement pour lui faire plaisir.

C'est là, vers le vieux rocher dans un coin duquel il s'était creusé un siège pour étendre son pauvre petit corps desséché, et qu'il aimait parce qu'on y voit plus loin en mer que sur les autres points de la côte, que Cosik, par fragments, m'a raconté ses voyages. Il avait beaucoup vu, il causait d'une façon originale et plaisante ; j'éprouvais autant de plaisir à l'écouter que lui à parler. Et puis, c'était un si brave homme ; il avait à plus de quatre-vingts ans conservé tant de candeur et de bonté natives, sous son enveloppe vermoulue, que ses récits simples et grandioses à la fois, débités sur un ton grave, sans enjolivements, étaient pour mon esprit fatigué du surmenage de la civilisation, un rafraîchissement délicieux.

Oui vraiment, c'était un très brave homme que ce vieux Cosik, un de ces hommes comme souvent la mer en façonne : doux, bienveillant, courageux, un peu rude au premier abord, extrêmement superstitieux avec une grande prétention à ne pas l'être, un mé-

lange de qualités et de défauts tels qu'on en rencontre chez tous les gens de mer ; mais chez Cosik les proportions de ce mélange étaient faites avec beaucoup de bonheur, et ses défauts résultant surtout du manque d'instruction, étaient des défauts sympathiques. Je vous en parle ainsi parce que je suis sûr que vous l'eussiez aimé vous-mêmes, le vieux pêcheur de la grève de Paimpoul, avec sa petite taille, son corps noueux et solide comme un vieux tronc reposant sur deux jambes grêles et arquées qui lui donnaient un air fort drôle. Ses traits étaient creusés comme des fissures dans une écorce et ses petits yeux si enfouis dans leur orbite qu'on voyait à peine son regard, lequel s'étant promené sous toutes les latitudes, en avait rapporté beaucoup de désillusion et de mélancolie. Généralement taciturne, comme on l'est en Bretagne, et pouvant demeurer longtemps silencieux par habitude de la vie muette que l'on mène à bord des navires, Cosik ne manquait cependant pas de sociabilité et se montrait à l'oc-

casion infatigable pour causer du vieux temps. Alors, les vents du large avaient beau souffler en rafales, chassant devant eux la fine petite pluie pénétrante du ciel breton, ils n'arrêtaient pas Cosik parlant toujours, assis dans son coin de rocher et ressuscitant dans son imagination les heures à jamais évanouies. Il avait une manière à lui de conter, scandant ses phrases sur un rythme inaccoutumé, et il terminait volontiers ses récits, toujours véridiques, quoique un peu invraisemblables parfois, par cette proposition qu'il multipliait à plaisir : « Eh ! oui donc, cela vous semble incroyable et vous pouvez en être certain, car Cosik n'a jamais menti. »

\* \* \*

Cosik était né sur la grève, pendant que sa mère, qui ne l'attendait pas pour ce jour-là, relevait des filets à la basse marée. Son premier cri fut emporté par la brise de mer. Une vieille toile goudronnée lui servit de

lange, le sable fin de la plage lui fit un berceau autour duquel chantait la grande mélodie des vagues. Il ne connut aucun de ces soins exagérés par lesquels on affaiblit, dans nos cités, la constitution des petits enfants ; il se développa tout à son aise, en plein vent et en plein soleil, parmi les coquillages qui firent ses premiers jouets. Il devait sa petite taille à sa race qui, de père en fils, aussi loin qu'on pût remonter, avait produit exclusivement des marins charpentés avec soin, mais avec économie.

Il trottinait déjà parmi les grandes algues jaunes — il pouvait avoir deux ans — lorsqu'il vit son père, matelot au long cours. Son père le prit dans ses bras, très fier de trouver au logis un petit garçon aussi fort, robuste et déjà marin par goût indomptable et mémoire ancestrale. Il l'embrassa, le couvrit de baisers si rudes qu'ils se gravèrent dans son souvenir, il donna quelques avis sur la manière de l'élever, puis il partit de nouveau pour ne plus revenir, le navire qui le portai-

ayant fait naufrage quelque part, du côté de l'Amérique.

Cosik débuta dans son métier de marin sur un simple bateau de pêche appartenant à son grand-père. Il y remplit les fonctions de mousse et s'y lia d'amitié avec un vieux chien nommé Pyrame, si bon et si fidèle que Cosik ne l'a pas oublié. Pyrame faisait partie intégrante du bateau, il ne quittait jamais le bord ; il était devenu pêcheur comme d'autres chiens deviennent chasseurs ; il dressait l'oreille, dilatait ses naseaux d'une façon particulière à l'approche du poisson, il aboyait de tous ses poumons lorsque, par hasard, un marsoin venait à s'ébattre autour du bateau. Pendant les longues heures passées au large dans l'attente des poissons, le grand-père contait sa vie à son petit-fils orphelin ; il lui disait les périls qu'il avait bravés, les pays étranges qu'il avait vus, grisant ainsi sa jeune tête d'enfant de mille visions merveilleuses, lui donnant un avant-goût intense de tout ce qu'il devait voir lui-même plus tard.

Un jour, à quelque distance de la côte, pendant une tempête subite, une lame énorme s'abattit sur le bateau de pêche et le fit couler immédiatement. Cosik, très bon nageur, put gagner un rocher sur lequel on vint le recueillir, mais son vieux grand-père, son premier maître, affaibli par soixante années de rude combat, ne réussit pas cette fois à lutter contre les flots; Pyrame, son ami d'enfance, disparut aussi dans la mer.

Alors, le recteur du village, qui avait pris Cosik en affection à cause de son intelligence et de son joli caractère, lui apprit à lire, à écrire et à parler français, sa langue maternelle étant le breton. Ce fut un bienfait pour lui. Sa pauvre mère réussit, forcée par le besoin, à l'engager plus tôt qu'il n'est coutume. Il partit à douze ans à bord d'un navire marchand qui du Havre faisait le commerce avec la Guyane et sur lequel il acquit petit à petit l'art consommé du matelot; sa taille exiguë et son œil excellent le favorisèrent dans ses travaux. Nul plus que

lui n'était habile à escalader les vergues, à glisser dans les cordages, à supporter attentif les longues heures de vigie.

Sa curiosité toute fraîche était sans cesse en éveil et il eut l'idée, trop rare chez les mousses, d'utiliser sa belle écriture pour tenir à sa manière un *journal de bord*. J'ai sous les yeux un cahier jauni qu'il me donna autrefois et dans lequel se trouve tracé d'une encre qui a terriblement pâli, le récit quotidien de l'un de ses premiers voyages. C'est une relique de prix que ce cahier. La note dominante est une vive admiration pour tout ce qui tombait sous ses yeux, un enthousiasme juvénile pour la mer et un sentiment inné de la poésie qui émane des grandes scènes de la nature. Il est clair que cet enfant en train de devenir un jeune homme sentait très fort, mais aussi il cherchait à comprendre. Naivement, puisque ce journal était tout intime et ne devait jamais être lu par personne, sans apprêt et sans méthode, au fur et à mesure qu'elles germaient dans

son âme, il y inscrit ses sensations et ses idées avec les questions qu'elles suscitaient dans son pauvre cerveau sans science.

Jamais les récits oraux de Cosik ni d'aucun autre marin ne m'ont initié à la vie du bord comme l'a fait cette inscription quotidienne, rédigée sans prétention, il y a plus d'un demi siècle par un matelot de seize ans. Je n'ai rien lu non plus dans la littérature maritime qui en rapproche, c'est évidemment beaucoup plus *vrai* que tout ce qui a été publié, quoique cela fourmille d'erreurs géographiques et pèche souvent par l'impropriété des expressions employées.

Il part du Hâvre un Vendredi-Saint sur un trois-mâts, *le Finistère*, et à peine son bateau a-t-il doublé le cap de la Hève, qu'un de ses camarades, en train de larguer le grand perroquet, tombe à la mer et disparaît sans qu'il ait été possible de lui porter secours, la mer étant trop « hachée » pour permettre de descendre une embarcation de sauvetage. Et pendant les trente-deux jours qu'il passe entre

le ciel et l'eau avant d'arriver à Pointe-à-Pitre, il reste sous l'émotion de cette scène épouvantable, réveillé parfois au milieu de la nuit par la réaudition subite du cri unique et désespéré poussé par ce novice au moment d'être enfoui pour toujours dans l'immensité profonde. « C'est bien malheureux ce qui nous est arrivé, » écrit-il sous cette date du 8 avril 1817, sans chercher de phrase plus éloquente pour traduire sa consternation ; et le lendemain, le temps étant superbe, il ajoute « si hier il ne nous était pas arrivé un malheur, nous aurions le cœur gai, mais la destinée est là... ». La destinée voulait que Cosik vécût assez pour assister encore à une catastrophe du même genre, des années et des années plus tard, avec la même émotion violente, dans des circonstances encore plus navrantes.

Ce qui le préoccupe le plus, c'est naturellement le temps qu'il fait, il inscrit chaque jour la température, la hauteur du baromètre, l'abondance des nuages et, à propos de

ces derniers, il s'ingénie à noter leurs formes, leurs dimensions, trouvant bien beaux ceux qui sont « en flocons comme de grosses vagues arrondies d'une mer houleuse qui serait suspendue au ciel ».

Après la mer et le ciel, c'est son bateau et c'est lui-même qu'il observe avec le plus d'assiduité et de complaisance. On s'aperçoit bientôt que c'est au navire qui le porte que va toute son affection, il l'aime comme une personne, il le trouve beau, gracieux, propre, léger, coquet, vaillant, joli coursier ; il est fier de sa marche quand elle est rapide, il le caresse du regard, admire sa voilure et sa coupe gracieuse, si bien que lorsqu'il le compare aux autres bateaux rencontrés sur sa route, aucun ne lui paraît aussi enviable que ce trois-mâts le *Finistère*, qui est vieux, chargé de marchandises, et qui craque affreusement sous la pression des grandes lames. « A dix heures du matin, le ciel se couvre subitement et la brise souffle par rafales, la mer grossit vite; après avoir serré les

cacatois, je vais me coucher; mais à peine étendu sur mon hamac j'entends des bruits de tonnerre et des plaintes comme celles des damnés aux enfers, tout craque et gémit, c'est assourdissant, je m'attends à ce que nous allons être brisés, les vagues frappent comme une mitraille contre le flanc du bateau, heureusement il résiste, car il est puissamment fort, c'est un bon bateau dont il ne faut pas douter, j'y suis en sécurité sous la garde de Dieu. » A chaque page se manifeste ce sentiment de résignation et de confiance. « Je me console en prenant le temps comme il vient; il est bien inutile de périr d'inquiétude; il y a des gens qui ont plus de raisons d'être inquiets que nous sur notre solide bateau, l'orage ne peut rien sur lui, il est trop bien construit pour céder. »

La monotonie de l'existence à bord est si grande que l'ennui gagne le jeune matelot; dès qu'il apparaît il va se coucher. « Dormir est la meilleure manière de passer le temps lorsqu'il n'y a rien à regarder. » Par bon-

heur il y a souvent « à regarder », et Cosik ouvre grands les yeux pour mieux voir; tantôt c'est la voie lactée qui jette une si vive clarté qu'elle en paraît surnaturelle et qu'elle diminue l'éclat des étoiles, tantôt ce sont les éclairs qui se succèdent avec rapidité et illuminent le dessus de la mer. Puis, ce sont des animaux étranges, des poissons volants ou des oiseaux des tempêtes qui s'abattent sur le pont du vaisseau, d'innombrables mollusques, des crabes, des vers, des troupeaux de médu-ses qui flottent parmi des prairies d'algues serrées comme des mousses sur le tapis des forêts, un marsouin blessé par un coup de harpon et qui teint la mer de son sang répandu, des nuées de moustiques éclos dans le sable entassé à fond de cale en manière de lest et dont il s'agit de se débarrasser en faisant un « feu d'enfer ».

Je voudrais citer tous ces faits extérieurs scrupuleusement enregistrés au jour le jour et les états psychiques si caractéristiques qu'ils mériteraient une étude spéciale. Il

faut pour le moment me borner à une simple esquisse de la vie de Cosik.

Il apprit sur l'Océan Atlantique à connaître la grande mer, non plus seulement la région côtière, mais le « large » sans bornes à l'horizon; il y avait en lui tant de prédispositions héréditaires qu'il s'y attacha tout de suite très fort et l'aima sous ses mille aspects, tantôt terrible, hurlant la tempête, mettant en péril les vies humaines, tantôt délicieusement calme sous les feux ardents du soleil tropical et charmant l'oreille de ses plus doux refrains. Il s'habitua à vivre de cette vie qu'il avait désirée, de cette vie réellement admirable pour celui qui en saisit l'incomparable poésie, de cette vie dégradante aussi pour celui qui se laisse dominer par ses fatalités brutales.

Cosik paya largement, comme tous ses camarades de la marine, son tribut au vice, mais jamais il ne s'y adonna entièrement. « C'est singulier, me disait-il un soir, même les jours de congé où nous descendions à

terre pour commettre les plus grandes folies, je me sentais retenu au seuil de la tentation par l'image de ma mère ; son souvenir ne m'a jamais quitté, il m'a souvent protégé et aujourd'hui encore, si le mal pouvait me tenter de nouveau, j'y résisterais par égard pour elle, car la pauvre femme, je suis sûr, en tressaillerait dans sa tombe ». Et ainsi, jusque de l'autre côté de la terre, la mère de Cosik agissait sur la sensibilité de son fils pour en faire un marin exemplaire.

La passion de l'alcool cessa subitement chez lui, après que tout jeune encore, il dut être mis pendant trois jours aux fers pour s'être enivré d'une façon scandaleuse. C'était aux Antilles, dans un de ces cabarets destinés aux matelots pauvres et où l'on vend des alcools frelatés. Revenu à lui-même, et face à face avec sa conscience, il prit l'engagement solennel de ne plus boire en excès. Il continua cependant à faire, de temps à autres, usage de liqueurs fortes, mais avec une modération dont, fidèle à son serment, il ne

s'est jamais départi. Quant au tabac, après en avoir longtemps goûté sous toutes les formes, il eut aussi le courage d'y renoncer entièrement, ce qui constitue un fait extraordinaire dans le monde des marins. Une bonne pipe a tant de charmes, elle atténue si bien les mélancolies, elle communique tant de patience, que la plupart de ceux qui l'ont possée la reprennent, si décidés qu'ils aient pu être de l'abandonner définitivement.

\* \* \*

Dans un site superbe, au sommet d'une légère colline des environs de Roscoff dont le sol est, une fois l'an au moins, labouré par les genoux des fidèles, s'élève une pauvre petite chapelle. Les générations passées l'ont dédiée à sainte Barbe, une païenne qui, jeune encore, fut conduite à la connaissance de Dieu par la contemplation de la nature. Elle était née en Bithynie, de sang royal, dit-on. Pour la soustraire aux tentations de

la jeunesse et aux chances d'un amour avec un chrétien, son père, qui comptait parmi les plus forcenés partisans du paganisme, fit construire une tour dans laquelle il l'enferma pendant trois ans. Son éducation exclusivement païenne produisit ce merveilleux résultat que son esprit pénétrant fut frappé de tout ce que renfermaient d'absurde les enseignements sur la pluralité des dieux; enivré d'autre part de la grandeur et de la beauté de la Création, son cœur s'éleva par degré à la notion d'un Dieu unique et souverain.

Son baptême fut accompagné de miracles. Elle renonça à tout établissement terrestre, ne voulant d'autre époux que Jésus-Christ; puis elle subit le martyre et eut la tête tranchée d'un coup de hache que lui porta son père. Depuis sa mort, sainte Barbe a fait une immense quantité de miracles devenus l'aliment permanent de la dévotion de ceux qui croient en elle. Elle est surtout, selon la tradition la plus accréditée, protectrice contre les dan-

gers du feu; elle protège les artilleurs et les mineurs contre la poudre, ce feu concentré; les soldats sur les champs de bataille, et les marins contre les coups de foudre<sup>1</sup>.

Sainte Barbe a toujours été pour Cosik l'objet d'un culte particulier. Il la vénérait à l'égal de la Vierge et portait son image sur son cœur. Les saintes médailles et les superstitions qui s'y rattachent se retrouvent partout chez les marins bretons; les plus affranchis y croient encore, les mécréants en portent quand même. Cosik qui protestait sans cesse de son scepticisme, croyait fermement à l'efficacité de l'intercession de sainte Barbe; il racontait à l'appui de cette croyance des faits étranges. La sainte était assurément son ange gardien, un ange gardien très complaisant et veillant expressé-

<sup>1</sup> *Histoire de sainte Barbe, vierge et martyre, Patronne de l'artillerie de terre et de mer, protectrice puissante contre les périls de l'incendie et de la foudre et surtout asile assuré des mourants, par l'abbé VILLEMOY, in-12, Besançon 1864.*

ment sur lui. Pareil phénomène est général chez les gens de mer exposés aux plus grands dangers. Quoi qu'ils en disent, le sens du mystérieux est toujours très développé chez eux; ils ont besoin de s'accrocher à des croyances à propos desquelles ils n'admettent pas la discussion. Comment en pourrait-il être autrement? La terre leur est si fragile et incertaine que c'est dans le ciel seulement, comme d'ailleurs l'immense majorité des autres hommes, qu'ils trouvent des éléments de parfaite sécurité.

La fréquentation continue de la mer, ses calmes effrayants où le souffle des airs semble à jamais endormi et ses accès de rage où réveillé soudain il brise, renverse, déchire et pulvérise tout sur son passage; ce ciel infiniment grand, plus grand encore que l'immensité des eaux, dont les roses clartés se couvrent tout à coup de sombres nuées, l'incessante mobilité de l'onde, la faiblesse de l'esquif, le perpétuel contact avec toutes ces choses inanimées qu'une main invisible agite

et bouleverse, l'inégal combat de l'homme contre les éléments qui l'enveloppent et le dominent, tous ces contrastes, toutes ces émotions, entretiendraient dans l'esprit du marin une crainte intolérable, s'il ne plagait sa confiance au-delà, dans la foi en un tout-puissant génie protecteur. C'est pourquoi les marins sont généralement d'une crédulité excessive. Vous pouvez leur raconter les événements les plus extraordinaires, ils acceptent vos paroles, car, si fantastiques que votre imagination, à vous hommes de la terre, puisse créer des situations, elles ne le sont jamais beaucoup plus que les réalités qu'ils ont vécues, eux, hommes de la mer.

Et pourtant, à ses heures, un peu par vanité, beaucoup par imitation, Cosik mangeait du curé. Quoique très vieux, il avait encore de bonnes dents pour cela, car il détestait sincèrement les prêtres ce qui, d'ailleurs, ne l'empêchait nullement de porter les bannières et même de se sentir très fier d'avoir été choisi par eux à cet effet, le grand jour du Pardon.

Je me souviens d'un certain soir qu'il était plus animé que d'habitude, il nous débitait toutes sortes de propos violents contre le recteur de la localité, le quatrième successeur de celui qui lui avait donné sa première instruction. Ce curé avait fait tant de mal, disait-il, qu'on aurait dû le pendre, et, dans un mouvement de fanfaronnade, il ajoutait pendant que nous nous promenions paisiblement au bord de la mer : « Eh ! oui donc, je voudrais seulement le tenir entre mes mains ; tout vieux que je suis, je vous jure que je lui ferais passer un mauvais quart d'heure ». Or, il avait à peine achevé sa phrase, qu'au tournant d'un sentier, nous rencontrâmes le recteur en personne, et je ne fus pas peu stupéfait de voir Cosik, dont l'excitation tomba instantanément, lui tirer par trois fois son chapeau, se signant, incliné très humblement devant lui, au lieu de lui arracher la langue et de lui mettre la corde au cou. Ce trait est absolument typique ; il caractérise bien la manière de beaucoup de marins bretons,

beaucoup plus révolutionnaires dans leurs discours que dans leurs actes.

\* \* \*

Lorsque le moment fut venu de servir la patrie, Cosik avait déjà plusieurs fois traversé l'Océan, il était rompu au métier de navigateur dont il aspirait à apprendre la théorie en vue d'obtenir des grades dans la marine marchande. Appelé sous les drapeaux, il sentit une noble ambition lui monter au cœur ; il rêva la gloire du brave qui donne sa vie pour son pays. Ce rêve fut en partie réalisé. Le récit des batailles auxquelles il avait assisté était fort confus sur ses vieux jours, et quoiqu'il ne parlât jamais de sa bravoure qu'avec une vraie modestie, on s'apercevait néanmoins qu'il y avait joué un rôle. Il fut en particulier le héros d'un haut fait d'armes dont il ne s'est jamais vanté devant moi, justement à cause de sa modestie. C'était à l'assaut de je ne sais plus quelle

citadelle pendant la guerre de Chine ; Cosik, incorporé dans une compagnie de terre montait avec ses camarades sous une pluie de balles, grisé par l'odeur de la poudre, entraîné, inconscient, poussé en avant par une force surnaturelle. Le combat, très rude, touchait à sa fin et la compagnie française allait demeurer maîtresse de la place. Mais l'ennemi, se sentant perdu et ne voulant pas se rendre, décida de faire sauter la citadelle et, avec elle, ceux-là mêmes qui touchaient à la victoire. Cosik seul revint à lui dans l'ivresse de l'assaut : il vit la lumière et comprit tout. Quelques pas en arrière, il sauva sa vie à coup sûr, se porter en avant lui donnait une chance sur mille peut-être de sauver celle de ses frères d'armes. Il n'hésita pas une seconde. Bravant la consigne, il sortit des rangs, s'élança d'un bond, seul à travers la fumée, courut sus à la poudrière et en arracha la mèche d'une main ensanglantée : une balle ennemie venait de lui fracasser le poignet.

Cet instinct de sacrifice et de vaillance

était très développé chez Cosik ; on rapporte sur son compte bien des histoires sublimes ; cet homme obscur avait décidément l'étoffe d'un héros. Jamais les souffrances d'autrui ne le trouvèrent insensible ; il compatissait aux malheurs de ses semblables avec toute la puissance de son bon cœur et je vois encore son air de désolation pendant qu'il contait la mort horrible, en pleine mer, d'un pauvre homme qui fut son ami et qui pérît au service comme le novice dont l'engloutissement fut une de ses premières émotions violentes.

Ils revenaient en France et allaient revoir leur chère Bretagne, leur pensée de chaque jour, avec la demeure familiale entourée de bruyères et d'ajoncs en fleurs ; ils revenaient la joie dans l'âme. Le bateau marchait à toute vapeur et vent arrière ; la vague léchait le pont, l'air était imprégné de ces âcres parfums qui précédent l'orage. Tout à coup un certain Fortuné R., natif de l'île de Siec, qui était en vigie, fut jeté à la mer par un soubresaut formidable du navire. Cosik, qui

tenait la barre, l'entendit crier : A moi. Il le vit plonger, disparaître, puis reparaître. Tout de suite il donna l'alarme. Renverser la vapeur n'était pas possible, du moins le capitaine en jugea ainsi ; on se contenta de lancer une bouée au malheureux. Cela au milieu de l'Océan était un raffinement de cruauté. On aperçut l'homme qui, dans un effort désespéré, saisit la masse de liège ; il s'y maintint, s'effaça sous les lames furieuses, puis revint encore. Le navire marchait toujours, guidé par Cosik gémissant de ne pouvoir porter secours à son camarade. Et l'homme flottant sur sa bouée se perdait peu à peu dans la brume de l'eau bouillonnante. Il ne fut bientôt plus qu'un point noir à l'horizon, un tout petit point noir qui finit par s'évanouir complètement. Pendant combien d'heures acheva-t-il de mourir ainsi sans aucune lueur d'espoir au sein de l'immensité déserte ? Nul ne l'a jamais su.

De retour au pays, Cosik expliqua la chose autrement à la famille de l'homme ; il imagina

un accident moins cruel, mais au fond de lui-même il jugea toujours la conduite du capitaine, son imperturbable sang-froid en face de la mort certaine de l'un de ses meilleurs matelots, comme une abomination. Ce fut alors, disait-il, qu'il fit le vœu de venger cette mort dont il se sentait un peu solidaire, par un dévouement continu. Il tint parole. A la fin de sa carrière il avait opéré plus de quinze sauvetages dont le dernier fut celui d'un enfant dans la rivière de Morlaix. Il avait soixante-quinze ans bien sonnés lorsqu'il l'accomplit.

\* \* \*

Dans les petits ports de la Bretagne, il n'est pas rare de voir briller le ruban rouge de la Légion d'honneur à la boutonnière des vieux marins. Ce sont des capitaines en retraite, d'anciens commissaires de marine, des gardes de port. Ils sont très fiers de leur décoration et il faut les voir contempler, en se

redressant avec une pointe d'orgueil, ce petit bout de ruban qui fait leur gloire. En outre, ils touchent pour cela une légère pension, ce qui ne gâte rien à l'affaire.

Après son coup d'éclat en Chine, Cosik reçut la médaille militaire et non la croix qu'il avait espérée. Ce fut pour lui une grande déception dont il ne voulut jamais convenir, mais, malgré lui, elle se trahissait dans ses récits. A la suite de ses sauvetages, des personnages influents demandèrent pour lui cette récompense suprême ; un beau jour le ministre la promit, mais, un coup de la politique fit chavirer le ministère et la croix passa à un autre. Ainsi ce vaillant soldat, ce marin admirable de dévouement cachait une plaie en son cœur.

Pendant un des rares congés qu'il obtint au cours de son service militaire, Cosik revint à son village pour enterrer sa mère. Ce fut sa plus grande douleur. Quelques jours plus tard, il épousa une fille de la contrée qu'il aimait depuis longtemps, une fille très simple

qui ne comptait également que des marins dans sa lignée ancestrale. Elle vint habiter la modeste cabane que la mort avait vidée et la repeupla pour un temps trop court. Elle eut en effet deux fils dont l'un mourut à vingt ans en faisant la pêche à la morue sur le banc de Terre-Neuve et l'autre disparut sans que jamais l'on sût comment ; puis une fille qui s'éteignit, très jeune aussi, d'une maladie de langueur à la suite d'un séjour trop prolongé, par une pluie d'hiver, dans un flot inhabité où des petites camarades, par malice l'avaient abandonnée. Mais Cosik conserva longtemps sa femme ; ce fut pour lui une bénédiction de pouvoir partager avec elle durant bien des années sa pension de retraite et le modeste produit de son travail au vivier des homards.

Enfin, lorsque sa compagne mourut à son tour, Cosik vécut tout seul sans qu'on ne lui connaît plus aucune affection particulière, à l'exception de celle de sa grande voisine la mer, dont l'incessant murmure exerça sur lui

jusqu'à la fin un effet particulier de séduction. Il vécut comme vivent les vieillards, dans la mélancolie des lointains souvenirs. Durant ses derniers jours, il recueillait des épaves sur la grève et en construisait des bateaux miniatures pour l'amusement des petits enfants attirés déjà par le grand mystère des horizons sans fin. On l'entendit, dernièrement encore exprimer le désir de mourir au large comme son grand-père, mais la mer n'a pas voulu de lui et il dort maintenant du sommeil éternel, non loin de sa femme, dans le petit cimetière de sa ville natale.



XI

## L'archipel des Glénans.

Par  $6^{\circ}$ ,  $17'$  de longitude Ouest de Paris et  $47^{\circ}, 43'$  de latitude Nord, en plein Océan Atlantique, à quelques kilomètres de la côte qui s'étend de Pen-Marc'h à Concarneau, émergent quelques fragments détachés du vieux monde qui font là un groupe d'îlots sauvages, un petit archipel qu'à peu près personne ne connaît. Il est pourtant habité par une douzaine de familles bretonnes adonnées aux soins de misérables cultures et à la pêche, heureusement plus lucrative, des homards et des langoustes. Leurs bateaux sil-

lonnent tous les jours les eaux méchantes du voisinage, montés par deux ou trois hommes et un mousse. Ils vont ainsi lever les « cassiers », des sortes de nasses en osier dans lesquelles les grands crustacés se laissent prendre, attirés par les morceaux faisandés des poissons et des crabes dont ils sont friands. Leur existence insulaire s'écoule monotone, en lutte continue avec les flots ; et tous les jours c'est la même chose, ils partent de grand matin sur leurs bateaux, pour ne revenir que le soir. Seulement, deux fois par an, les écrevisses de mer changent de direction, elles descendent en troupes vers le Sud ou émigrent, au contraire, vers le Nord. Cela donne plus d'animation aux pêcheurs, on s'en aperçoit surtout à leur grande gaieté et à leur habitude de fêter les captures miraculeuses qu'ils font alors, en buvant d'énormes quantités de cidre.

Ces simples gens vivent à peu près complètement séparés de leurs semblables, qu'ils ne recherchent pas d'ailleurs, tant ils sont

bien adaptés à leur solitude. Lorsqu'un « terrien » aborde par hasard sur leurs îles, ils ont une manière à eux de le dévisager, ils le considèrent comme un intrus et, froidement, le lui laissent voir. Petit à petit, cependant, si l'étranger se prête à quelques avances, s'il s'efforce de mettre ses sentiments à l'unisson avec les leurs, il ne tarde pas à reconnaître en eux des qualités exquises. D'amicales relations s'établissent, tandis que des allures hautaines les eussent rendues impossibles; la froideur s'évanouit et le nouveau-venu, accepté comme ami, s'attache vivement à ces pauvres familles de pêcheurs.

\* \* \*

Nous gagnons les îles à bord d'un petit vapeur de l'Etat, la *Perle*, gracieusement mis à notre disposition par le ministre de la marine. C'est une simple chaloupe portant sept hommes d'équipage, elle tient solidement la mer et nous est devenue indispensable dans

les draguages auxquels nous procémons dans la région côtière du Finistère ; elle a été ouillée pour satisfaire les exigences des naturalistes, à présent que leur ambition est de connaître le dessous de la mer autant que sa surface ; sa baleinière, en particulier, nous permet d'aborder les rochers contre lesquels le ressac bat sans interruption.

Nous emportons des vivres pour huit jours, car on ne trouve guère de quoi manger aux Glénans, les auberges n'y sont pas courues ; nous avons une excellente carabine pour la chasse aux lapins sauvages, des pelles destinées à fouiller dans le sable que la marée découvre, des filets fins pour la pêche pélagique. Nous voulons récolter les organismes inférieurs, abondants sous les pierres et dans l'épaisseur de ces plages de sable que personne ne fréquente.

Nous sommes au mois de juillet, mais la brume est aussi épaisse qu'en automne ; nous marchons lentement, prudemment, à travers

des eaux ténèbreuses. La mer est exceptionnellement calme, et, pour nous faire la main, nous donnons un coup de drague sur un tapis d'algues calcaires renfermant des multitudes de vers et d'étoiles rouge-vif. De grands oiseaux, des goélands, des stercoraires, nous font cortège ; des bandes de cormorans, le cou tendu, tous droits et rigides comme des bâtons auxquels on aurait attaché des ailes, traversent, rapides, à notre proue. Ils poussent des cris stridents, des cris de joie peut-être.

Mais ce qu'il y a de plus coquet à voir durant cette traversée, c'est la légion des bateaux de pêche qui s'en vont jusqu'au banc des sardines, si étonnamment nombreuses cette année ; on dirait un vol de papillons blancs glissant au ras de la mer.

A travers les opacités du brouillard, gracieusement, des ombres surgissent, et l'on reconnaît des colonnes de phares, les murailles d'un vieux fort, les contours irréguliers

d'îlots, grandis par la réfraction de la lumière sur les gouttelettes aqueuses suspendues dans l'atmosphère.

\* \* \*

Les îles minuscules auxquelles nous atteignons sont très découpées par les flots, très usées; elles s'élèvent peu au-dessus du niveau de la mer; leur surface est ondulée, le sable blanc qui les recouvre nourrit quelques plantes maigres, des ajoncs chétifs, quelques touffes de pâles bruyères, des oignons sauvages, du mouron, des chéridoines. Sur leurs feuilles décolorées voltigent quelques insectes apportés, sans doute, du continent par les vents d'Est et, sur leurs rameaux anémiés, des grappes de petits colimaçons gris cherchent avec peine leur nourriture.

Le paysage est dénudé, aucun arbre naturellement, comme sur toutes les îles violentées par le vent; mais, partout, des traces du travail de la mer et des amoncellements de

ruines, des pierres penchées aux attitudes bizarres, des figures de fantômes qui, à la chute du jour, paraissent s'animer, s'infléchir sur leur base, agiter leurs sommets couverts de lichens, comme des chevelures dans lesquelles les embruns phosphorescents jettent des lueurs de mystère.

Deux de ces îles, Penfret et l'Île aux Moutons, portent des phares; elles sont distantes de dix kilomètres et marquent les limites de l'Archipel. Le phare de Penfret est soutenu par une tour carrée s'élevant à vingt-deux mètres au-dessus du sol; son feu, varié par des éclats précédés et suivis de courtes éclipses, est visible jusqu'à dix-sept milles en mer. Tous deux rendent de grands services dans ces parages. En outre, quatre îles sont habitées : St-Nicolas, le Loc'h ou l'Étang, le fort Cigogne, occupant le centre du groupe, et Drennec, nom breton du *bar*, excellent poisson que l'on pêche dans le voisinage.

Le fort Cigogne a joué autrefois un rôle important, lors des guerres avec les Anglais;

aujourd'hui, il est abandonné. Ses murs puissants n'abritent plus que des légions de rats, de gros rats affamés qui dévorent les provisions que nous avons apportées et, la nuit, font un tel vacarme qu'il n'est pas possible de dormir. Nous leur avons livré une bataille rangée, à ces terribles rongeurs, une bataille où nous avons été vaincus.

Tout à l'entour des îles sont parsemés, sur un périmètre immense, des écueils qui se transforment eux-mêmes en îlots pendant les grandes marées.

La mer des Glénans est superbe et très exécitable ; elle se met volontiers en colère dans sa lutte perpétuelle avec les vents de *suroi*, qui, plus que tous les autres, ont le don de l'exaspérer. Les courants y font le tour du compas ; ils sont si violents parfois, qu'ils rendent les eaux *dures* au bout de quelques instants. La navigation doit donc être ici extrêmement prudente et attentive. Les meilleurs pilotes y ont laissé échouer leurs navires. Les épaves pullulent sur les côtes ; à chaque instant, on signale de nouveaux naufrages.

Vers l'Ouest de Drennec, complètement renversée sur la grève, se profile la carcasse d'un grand bateau, la *Léonie*, chaviré il y a quelques années et dont le pillage par des pirates — il y en a encore en ces contrées — s'est accompli avec tant de dextérité et un si grand succès que l'on en parle encore dans les îles sur un ton d'admiration.

Au Nord du Loc'h, dans une dépression du sol, en un endroit solitaire, on aperçoit quatre grandes croix noires, fléchissantes, sombres et lugubres, se détachant sur le sable blanc ; elles sont destinées à bientôt disparaître, l'humidité salée de l'air les a déjà beaucoup rongées. Pourtant elles marquent encore les tombes des naufragés de l'*Intrépide*, Gouven Larsonneur, Martin Corvec, Pierre Padellec et Joseph Le Tourver, de fameux marins, ceux-là, des hommes jeunes encore, courageux et robustes, qui furent brisés, un jour d'orage, sans que personne s'en aperçût, contre les granits délabrés de ces côtes redoutables. Et, tout près, à une enjambée d'elles à peine, une croix blanche, plus basse que les

autres, indique qu'un petit enfant : « un ange de plus au ciel », porte l'inscription, le fils Malgorw, est là, loin des siens, enseveli dans la poussière. Tout frêle, et souriant à la mort qui venait à lui, il fut arraché par une lame de fond, pendant qu'il jouait sur un rocher. Un accident tout semblable a laissé de pénibles souvenirs à Penmarc'h : plusieurs dames furent enlevées, en 1870, par une vague terrible qui ne rendit qu'un cadavre. Ces pauvres sépultures, égarées en ce lieu désert, sont enveloppées par les rayons pourprés du couchant au moment où nous les découvrons ; ils leur font une auréole magique et mettent une note d'espérance sur ces tombeaux abandonnés.

Certes, la mer est aussi mauvaise ici, aussi meurtrière que dans les lieux que ses accès de furie ont rendus célèbres, à la pointe de Raz, à l'île de Sein ou à Ouessant. Les méchants génies des flots semblent s'y être donné rendez-vous. Pourtant, chaque année, quelques bâtiments viennent demander un

abri aux rares mouillages qu'offrent les Glénans, sous l'île de Loc'h, par exemple, qui protège les bateaux de pêche contre les vents d'Ouest.

Les sondages effectués dans l'Archipel démontrent que tous ces îlots, ces récifs réunis par des bas-fonds, ont été fusionnés autrefois en un seul vaste plateau émergeant des eaux, une grande presqu'île qui, enfoncée peu à peu dans l'Océan, ne montre plus aujourd'hui que ses points culminants, à peu près tous situés vers le Nord. Une tradition précise rapporte même que l'Archipel, distant à l'heure qu'il est de plus de quatorze kilomètres de la côte continentale, lui était encore uni dans les premiers siècles de notre ère. Le Pardon de Fouesnant se rendait jadis, assure la tradition, depuis le village de ce nom jusqu'à la chapelle de St-Nicolas, qui en est maintenant séparée par un immense bras de mer.

Il est certain que la dislocation des Glénans n'est pas très ancienne. La configuration de la côte de Concarneau a beaucoup changé

dans les temps historiques, cela saute aux yeux lorsqu'on consulte les vieilles cartes de cette région. On aperçoit encore entre les îles, à quelques mètres au-dessous du niveau des basses mers, les pans de murs de maisons englouties ; les vagues jettent parfois encore sur leurs rivages des fragments des ardoises qui recouvriraient leurs toits. La forêt disparue, à laquelle Concarneau doit son nom, laisse toujours saillir hors du sable où elle est ensevelie, des troncs à peine carbonisés ; ils n'ont pas même eu le temps de se transformer en lignite, ce qui permet de déterminer approximativement leur âge.

Les Glénans dépendent de la commune de Fouesnant, joli village situé sur une hauteur, de telle sorte que le clocher de son église domine toute la baie de la Forêt. On s'y rend depuis Concarneau par une route cahoteuse et fatigante, empreinte, d'un bout à l'autre, de couleur locale, une route creusée entre des tertres couverts de fleurs. Des chênes énormes et d'innombrables châtaigniers y

jettent beaucoup d'ombre, la forêt est touffue, inculte, délicieuse avec son air de forêt vierge.

Ici encore, on se sent en pleine Bretagne, dans ce pays très vieux, à peu près immobilisé, et pourtant riche et plantureux. Il fait, grâce à ses verdures, un si parfait contraste avec les îles, qu'on a peine à se figurer qu'elles en ont fait partie. A deux pas d'une petite ville gracieuse, où sont accumulés tous les confort, le luxe même de la civilisation, de cette petite cité de Concarneau, si aimable, (malgré l'odeur forte qui émane de ses fabriques de sardines à l'huile), si lumineuse par les belles journées estivales, et dans laquelle des peintres de tous les pays apportent chaque année les finesse et les élégances de la vie des artistes, on se trouve subitement plongé dans la nature rustique et primitive ; les gens eux-mêmes ont des aspects d'un autre âge. Les bonnes femmes vous saluent au passage et les hommes tirent respectueusement leurs chapeaux devant vous. Ils vivent

dans des chaumières, sur la lisière des champs de blé ou de pommes de terre, ce sont des agriculteurs voués depuis longtemps au travail du sol qu'ils ont fait fructifier.

Pendant que nous passons au bord d'une côte rapide, nous remarquons quatre petites filles en train de jouer sur un tas de paille, un jeu typique qui les amuse très fort : le jeu de la *puce*. Il nécessite une certaine habileté, car il consiste à pourchasser l'insecte après lui avoir cruellement arraché ses longues pattes de derrière. Cela captive beaucoup les enfants et leur fait un exercice d'adresse qui leur sera, dit-on, très profitable plus tard. Avec leurs petits doigts, elles poursuivent la puce qui s'insinue entre les buchilles et, lorsqu'elles l'ont saisie, elles triomphent. Parfois elles tuent la puce par des mouvements trop brusques et maladroits ; alors leurs mères qui suivent d'un regard attendri cet exercice original, la remplacent aussitôt, car elles en ont toujours de re-

change et des grosses, dodues, des exépiales de musée.

D'ailleurs, le dimanche matin, on peut assister en plein air à des scènes méridionales, à des chasses burlesques dans des chevelures au vent, à des nettoyages en public dont il est difficile de se faire une idée. Ce sont là d'anciennes coutumes d'un pittoresque si intense que malgré tout ce que la pudeur en souffre, il serait regrettable d'y renoncer.

Le 29 juillet, jour du Pardon, toute cette population agreste se réunit à l'église de Fouesnant et, comme les pêcheurs des Glénans y viennent aussi, on peut se livrer à des observations comparatives fort curieuses. Sur les uns le travail de la terre a marqué son empreinte ; chez les autres, ce sont les luttes avec la mer qui ont laissé des traces profondes. Ainsi, d'une même souche, sont issues deux races fort dissemblables et dont les différences s'accentuent, car marins et agriculteurs ne se mêlent guères.

Autrefois, la beauté des femmes fousenaises était fort réputée ; elle n'avait d'égale que leur coquetterie. La grand-mère de notre hôtesse se souvient encore combien ses contemporaines étaient jolies et admirées. On venait de loin pour les voir. Cela, en vérité, ne vaut plus la peine d'un voyage. La beauté des traits, l'éclat du teint que les pluies cinglantes et les plus brûlants rayons du soleil ne faisaient qu'aviver semblent peu à peu s'évanouir.



XII

Lorsque je songe à Concarneau, trois images surgissent, avant toutes les autres, devant mon esprit.

D'abord, c'est la vieille ville fortifiée baignée par la mer, la vieille « *Ville-Close* », enserrée dans ses remparts de granit, ses tours à créneaux, sa grosse porte et son pont-levis qui la relie à la terre ferme. Et je vois distinctement, dans l'unique rue de cette vieille cité, une petite boutique sombre dans laquelle j'achetai, il y a quelques années, un

navire minuscule, entièrement gréé, un chef-d'œuvre d'habileté et de patience, construit par les vieilles mains tremblantes d'un marin quasi-centenaire. Il avait perdu la vue, le pauvre homme, et la forme de ces petits bateaux faits par lui, qu'il palpait de ses doigts calleux était sa dernière sensation agréable.

Puis, j'aperçois, auprès d'un canal, une vaste place enveloppée d'un miroitement de petites flammes jaunes, autour desquelles des femmes sont accroupies. Ce sont de laborieuses femmes de pêcheurs qui, à la lueur vacillante de bougies brûlant à l'air libre, s'empressent de ranger entre des couches de sel, les sardines rapportées par leurs maris. Expédiés par le « train de marée », ces milliers de poissons seront vendus, demain, dès la première heure, à Paris, dans les halles. Durant le mois de septembre, la préparation des paniers à sardines se prolonge tous les soirs après que la nuit est venue, et tous les soirs une grande animation règne autour des

petites flammes jaunes sur la grande place voisine du port.

Enfin, et cette image est particulièrement radieuse, je vois des centaines de voiles blanches et brunes, courant au large dans la lumière du matin, toute une flottille de bateaux de pêche chassés par le vent du flux. Ils s'en vont puiser au moyen de longs filets dans le « banc de sardines » de quoi alimenter les marchés et les usines de Concarneau.

Je me rappelle alors les fatigues et les anxiétés de cette pêche que j'ai faite jadis, en compagnie de six hommes expérimentés et d'un mousse de douze ans. Nous partions avant jour sur notre bateau *Marie-des-Anges*. Des oiseaux de mer voltigeaient à sa proue, et ces oiseaux nous servaient de guides, ils savaient parfaitement où nous allions ; aussitôt qu'ils avaient senti la sardine ilsjetaient un cri aigu. A ce signal, nous abattions nos voiles et commençions à pêcher. Bientôt, des reflets métalliques se montraient à la surface de l'eau, des chatoyements d'émeraude et

d'azur sur les écailles détachées de la peau des innombrables poissons qui se « maillaient » dans nos filets. Pêches merveilleuses, bien faites pour donner une idée de l'infine fécondité de la mer ! Certains jours nous rapportions jusqu'à trente mille sardines. Neuf cents bateaux autour de nous en faisaient autant, et le lendemain.... nous recommandions.



XIII

Pauvres enfants de la nature ! Jeunes filles qui portez une petite fortune sur vos épaules, vous êtes tentées de la transformer en espèces sonnantes !

Cela se comprend ! elles sont toujours si séduisantes, les pièces blanches, aux yeux de ceux qui n'en ont pas, et elles sont si secourables à leurs misères. J'ai bien vu hier, dans un village, comment les choses se passent. Une enfant était venue vendre sa chevelure, sur la place publique, à un grossier indus-

triel, dont c'est le lucratif métier de tondre ainsi, en plein air, sans égard pour leur pudeur, de jeunes têtes innocentes et pauvres. L'enfant en faisait assurément le sacrifice de bon cœur, car elle avait besoin d'argent pour soigner son petit frère malade et sa mère paralysée ; c'était pourtant un vrai sacrifice pour elle, chez qui perçait, dans l'épanouissement de ses quinze ans, une pointe d'instinctive coquetterie ! La pauvre fille ne s'était peut-être jamais regardée dans un miroir ; elle sentait cependant qu'elle allait s'enlaidir.

De fait, son abondante chevelure, que les brises de la mer avaient longtemps tordue, tombant en longues mèches sur son cou bronzé, lui faisait une magnifique parure !

Le marché étant conclu, l'enfant, sur un signe du praticien, s'assied en plein soleil sur le tabouret fatal ; puis, avec quelque hésitation, elle défait le nœud de sa coiffe ; des

herbes épaisse d'un châtain clair s'en échappent. Alors

Ses longs cheveux épars la couvrent tout entière, et pendant qu'elle s'efforce de sourire aux regards indiscrets qui contemplent son gracieux profil, l'opérateur approche brusquement de grands ciseaux de cette fine tête de petite paysanne, et c'est pitié de voir tomber les boucles soyeuses qu'il étale ensuite soigneusement sur un dévidoir, après les avoir tranchées au ras de la peau.

Cela ne dure qu'un instant : l'enfant est bientôt devenue méconnaissable ; elle ne sourit plus maintenant ; une larme perle au bord de sa paupière, mais la larme est vite refoulée, car le « marchand de cheveux » rétribue sa victime : il lui donne une pièce d'étoffe et un petit écu, qui lui sert à acheter chez le pharmacien des remèdes pour son frère malade et sa mère impotente.

Ce sont, le plus souvent, des marchands

de foulards, de bonnets et autres vêtements féminins qui, parcourant les fêtes locales dans les campagnes les plus reculées, ajoutent à leur commerce celui des « cheveux naturels ». Une fois par an, ils reviennent dans les mêmes villages ; ils annoncent leur présence au son du tambour, guettant sous les coiffes les plus épaisses toisons. Ils s'en retournent rarement les mains vides.

La valeur des cheveux récoltés de la sorte est fort élevée ; elle varie selon leur couleur, leur longueur, leur degré de finesse et leur état de conservation. Les cheveux d'un mètre se paient cinq ou six fois plus cher que ceux qui n'ont que vingt ou trente centimètres. Après les cheveux gris-cendré, qu'une mode excentrique fait porter à de jeunes mondaines, les cheveux blonds sont les plus recherchés. Ces derniers se cotent cinq ou six fois la valeur des cheveux châtais ou bruns ; ils sont aussi les plus rares, les plus soyeux, les plus légers. L'amour des contrastes les fait vendre, dit-on, dans le Midi

surtout, où les femmes sont plus coquettes qu'ailleurs. Les grandes dames romaines portaient déjà, au temps d'Auguste, des perruques blondes fabriquées avec des chevelures enlevées aux femmes gauloises.

Singulière coutume ! elle entretient cette recherche de chevelures vierges dans les provinces reculées, et le commerce en est d'autant plus fructueux que l'offre ne suffit jamais à la demande ; un perruquier affirmait qu'il faudrait par an plus de quinze mille chevelures de jeunes filles des campagnes pour satisfaire à la confection des nattes et des bandeaux qui suppléent aux lacunes capillaires des belles dames des villes ou qui, simplement, flattent leur fantaisie.



Paimpol  
et la chapelle de Perros

Voici encore un lieu adorable que les voies ferrées ont respecté, une petite presqu'île du département des Côtes-du-Nord, simple et grandiose. Pour l'atteindre on descend du train à la station de Guingamps, la vieille ville seigneuriale des ducs de Penthièvre, à moitié endormie depuis des siècles dans de fastueux souvenirs. Pendant qu'on prépare la diligence qui nous conduira à Paimpol, nous visitons la chapelle où repose,

nsevelie dans sa gloire, sous de frais bouquets et des ex-voto, la statue noircie de la madone d'Halgoët, une sainte et très fameuse madone, une madone couronnée d'or en l'honneur de laquelle, chaque année, au mois de juillet, se tient un Pardon, l'un des plus fréquentés de toute la province. Inerte, avec un air de grande dame embaumée qui ne convient guère à sa puissance miraculeuse, la madone est appuyée contre le mur de la cathédrale de Notre-Dame-de-Bon-Secours, dont l'architecture bizarre, mélange de style gothique et de style Renaissance, présente ici et là de merveilleux motifs décoratifs, des guirlandes de fleurs et de génies entrelacés.

Nous retrouvons Guingamps telle que nous l'avons toujours connue, telle qu'elle était il y a des siècles avec ses rues étroites, les pavés tristes, les maisons austères.

Il est deux heures après midi et pourtant les allées sont désertes; nous entrons dans un magasin de la place centrale pour acheter quel-

ques fournitures. En poussant la porte, une sonnerie singulièrement utile en ce pays de sommeil, fait bondir trois bonnes demoiselles assoupies au comptoir; elles sont surprises de notre visite comme d'un événement très rare et nous servent mécaniquement, tout en poursuivant leur rêve. Un peu plus tard, revenus là pour réparer un oubli, la même sonnerie réveille de nouveau les mêmes bonnes femmes, toujours clouées sur leur banc. Les bienheureuses s'étaient déjà rendormies!

Le sacristain, l'employé postal, un marchand de photographies, toutes les personnes à qui nous avons affaire, sont plongées ainsi dans une sorte de léthargie, explicable peut-être par le ciel bas, l'horizon raccourci, le calme séculaire de cette cité d'un autre âge.

Mais voici que deux chevaux fringants nous entraînent loin de ce dortoir, dans la direction du Nord et, tout de suite, au premier tournant de la route, nous nous trouvons en pleine campagne bretonne, au milieu des bruyères, des ajoncs fleuris et des vieux

clochers pointus qui se dressent à tous les points de l'horizon. Le conducteur, un ancien soldat, barbu, très sale, nous conte, chemin faisant, des histoires du temps qu'il était au service. A beau mentir qui vient de loin! Il embrouille les dates et cite des lieux invraisemblables. La carriole s'engage dans des chemins creux bordés de digitales. Dans les prés, des chevaux gambadent en liberté, des vaches maigres, chétives, aux mamelles gonflées cependant, contemplent d'un regard mélancolique ces paysages qui leur sont familiers, et des enfants, à peine vêtus de quelques haillons, mordent à belles dents dans des beurrées au sel. Nous traversons des villages inconnus, gracieusement situés au milieu de plantureuses prairies. C'est bien là le pays breton avec ses étonnantes contrastes. Le ciel est gris comme toujours, il tient en suspension les myriades de gouttelettes qui font les épais brouillards. Des obscurités s'accumulant sur les bois d'alentour annoncent l'approche de la nuit.

A notre droite, sur une hauteur, on distingue nettement encore Plouëzec dont le clocher sert *d'amer* aux navires, puis la pointe de Minard couverte de pins maritimes, d'où sortent les voix stridentes et lugubres des oiseaux du soir. Plus loin, une ligne lumineuse annonce la mer qui semble avoir concentré sur elle tout ce qui reste de la clarté du jour, et peu à peu, à mesure que l'on s'en approche, on sent davantage l'odeur saine des vents imbibés de sel.

Après quatre longues heures de diligence qui ont permis au conducteur d'épuiser les souvenirs de ses hauts faits militaires, nous entrons dans Paimpol, le chef-lieu des « Pêcheurs d'Islande », par une rue noire, étroite, bordée de petites boutiques et nous descendons « chez Michel », l'une des deux hôtelleries de la cité, une auberge du bon vieux temps, simple et propre, dont les fenêtres s'ouvrent sur la grande place. Une femme très âgée, portant la coiffe du pays, nous accueille le sourire sur les lèvres, sans

toutefois détourner son attention d'une grasse volaille qui rôtit sur un foyer immense comme on en faisait autrefois, mais comme on n'en voit presque plus nulle part.

Paimpol est bien exactement la toute petite ville à moitié morte qu'un grand écrivain nous a montrée et fait aimer; elle repose au fond d'une baie tranquille, dans laquelle coulent les eaux tristes de la rivière du Quinic. Depuis la place centrale où se tiennent les marchés et les réunions publiques, qui par moments lui donnent un regain de vie, rayonnent de nombreuses ruelles. Auprès, se trouve le port, tapissé d'un limon jaunâtre sur lequel, à la basse marée, échouent les navires. Des bateaux islandais, un seul, l'*Anaïs*, est rentré hier, portant dans ses flancs soixante mille morues.

Il n'est pas possible d'aborder à Paimpol sans songer à l'artiste qui l'a illustrée. En vérité, nous sommes venus là en une sorte de pèlerinage vers des lieux désormais sacrés et c'est pour vous convier à y aller

vous-mêmes que je transcris les impressions que j'y ai reçues. Il n'est pas de voyage aussi facile qui soit capable de vous émouvoir davantage. Vous y verrez une mer de grand caractère, des côtes incomparables; puis, dans les frais sentiers de la lande comme dans les rues étroites de la petite ville de Paimpol, vous rencontrerez ces braves gens que vous affectionnez déjà, ces Gaos, ces Moan, ces marins un peu timides, francs, naïfs, d'une sincérité absolue et d'une âme si exquise qu'à les représenter tels qu'ils sont, il semble qu'on les idéalise.

Il y a dix ans, lorsque nous nous rendîmes pour la première fois à Paimpol, le nom de Pierre Loti y était ignoré. Aujourd'hui il est devenu populaire jusque dans les demeures les plus reculées, non seulement parce que celui qui le porte a écrit un chef-d'œuvre, mais à cause surtout du grand succès de la souscription publique provoquée par le brillant écrivain en faveur des pêcheurs naufragés en Islande. On apprit durant le mois de juin 1887

que le navire « *La petite Jeanne* » de Paimpol, avait sombré avec les vingt-deux hommes composant son équipage. Quinze veuves et vingt-cinq orphelins restaient à Plouëzec sans ressources et sans espoir. Loti fit, avec l'éloquence que l'on sait, un chaleureux appel à la charité publique. Un grand journal de Paris, le *Figaro*, reçut des milliers de pièces d'or, et lorsqu'un peu plus tard, Loti alla lui-même répandre cette manne dans le pays de son *Frère Yves*, les malheureux de là-bas se réjouirent à leur manière; ils donnèrent à la gloire de leur grand ami une fête toucheante. Loti vit venir à lui des âmes reconnaissantes, des petits enfants le couronnèrent de fleurs. Depuis cette époque, bien des personnes dans tous les environs ont retenu son nom pour le bénir comme celui d'un saint et quelques-unes, en plus petit nombre, ont appris en lisant ses livres, que cet homme de cœur est un grand poète.

\* \* \*

Nous allons par la fraîcheur du matin jusqu'à Pors-Even. Le vent de *noroï* souffle en tempête, nous lançant au visage de fines gouttes de pluie. Depuis trois jours elle n'a cessé de tomber cette pluie coutumière qui jette tant de tristesse sur toute la contrée, et nous ne nous en plaignons pas, bien au contraire, elle fait partie intégrante du paysage, elle est délicieuse dans sa violence, elle donne à toutes ces choses mélancoliques la teinte particulière qui leur convient. Nous commençons par la route de grève, puis tout en longeant la baie, nous entrons dans le sentier où passait Gaud Mével lorsqu'elle venait de Pors-Even à Paimpol. Vous vous souvenez, Gaud Mével, l'héroïne de Loti ?

Une jolie fille, très éveillée, celle-là, et nullement triste par exemple, montrant en souriant une double rangée de dents éblouissantes de blancheur, portant un coquet foulard bleu clair autour de son cou bronzé, la taille bien prise et le regard candide, nous indique le chemin qui conduit à Ker-Oc'h, le premier

hameau : quelques m<sup>is</sup>ons seulement, dominées par un colossal monument religieux en granit, lourd et massif jusqu'à la laideur, et qui dépare la côte, d'ailleurs merveilleuse.

Nous avons la tête remplie des images créées par Loti. Grâce à lui, nous nous intéressons aux moindres détails du paysage, et nous sentons combien une scène d'amour, qu'elle soit imaginaire ou réelle, répand un charme étrange sur les lieux qui l'encadrent. Aussi, malgré cette pluie pénétrante qui ne cesse de tomber, malgré la grande colère qui gronde au ciel et sur la mer, nous attardons-nous à chaque brin d'herbe, à chaque calvaire, à cette croix de Plouëzoc'h surtout, où Gaud, dans l'anxiété terrible de l'attente, s'en allait, le soir, prier avec ferveur et, tout bas, mentalement, confier à « l'Invisible » les peines de son cœur.

Elle est plantée dans la lande toute nue et sans arbres de Ploubazlanec, « la lande rase, aux ajoncs verts et ça et là de divins crucifix, découpant sur le ciel leurs grands bras en

croix, donnant à tout le pays l'air d'un immense lieu de justice ». Nous la traversons religieusement, cette lande de Ploubazlanec, sans mot dire, sans nous communiquer la plus petite impression, de crainte de désechanter nos pensées. A petits pas, afin de prolonger le plaisir, nous franchissons le plateau de Pors-Even que, certain soir, Gaud Mével, enamourée du grand Yann, traversa, plus hardie que de coutume, pour visiter la famille Gaos, dans l'espérance, bien vite déçue, de le rencontrer, de le revoir, lui, le matelot robuste qui occupait tout son cœur.

« A mesure qu'elle approchait de cette pointe perdue, les choses devenaient toujours plus rudes et plus désolées. Ce grand air de mer qui faisait les hommes plus forts, faisait aussi les plantes plus basses, courtes, trapues, aplatises sur le sol dur. Dans le sentier, il y avait des goëmons qui traînaient par terre, feuillages, d'ailleurs, qui indiquaient qu'un autre monde était proche. Ils répandaient dans l'air leur odeur saline. »

Nous marchons pendant plus d'une heure dans le brouillard intense, à travers les ruisseaux que fait la pluie, jusqu'au hameau de Pors-Even, composé d'une douzaine de maisons seulement, proprettes et bien entretenuées, mais d'un aspect sévère et triste. Au-delà, à l'extrémité même d'une côte rapide, nous rencontrons la chapelle de Pors-Even, toute neuve, fort jolie, enveloppée d'embruns et surmontée d'un fin clocher. Nous sommes vraiment déçus, elle est si différente de celle que nous avions imaginée, si dénuée de poésie. Et puis, elle est close, hermétiquement fermée ; il faut une faveur spéciale pour y pénétrer, retourner sur nos pas, solliciter Monsieur le Recteur, enfin se livrer à toute une diplomatie. Et, décidément, nous avons la conviction de nous être trompés. Non, ce ne peut être là la chapelle de Gaud, ce petit temple neuf ; il est bien trop élégant, trop aristocratique et somptueux, trop « moderne » aussi.

Et, par désappointement autant que par

fatigue, nous nous arrêtons sous le porche pour admirer la verdure de la mer qui déteint sur le brouillard gris ; le point de vue est superbe, les roches voisines ont été savamment ciselées par les vagues, il y a, à portée de nos mains, des dessins d'une harmonie suave et délicieuse qui captivent si fort notre attention que nous n'entendons pas d'abord un jeune berger, venu exprès pour nous prêter secours. Il a vu nos détours, nos attitudes contristées et, comprenant qu'il pourrait peut-être nous rendre service, il est accouru.

— Vous cherchez sans doute la chapelle de Notre-Dame-de-Petros, interroge-t-il ? En ce cas, il vous faudra rebrousser chemin et remonter la côte, vous êtes ici à Pors-Even ; la vieille chapelle, toujours ouverte, que viennent voir les étrangers, est à Petros, là-bas, derrière ces grands arbres, vous la trouverez facilement.

En effet, après avoir gravi la côte, non sans peine, à cause du sol glissant et de l'inclinaison

aison de la pente, nous apercevons un gros bouquet d'arbres au sein duquel est cachée l'authentique chapelle à qui Loti, pour légèrement dérouter ses lecteurs, a donné le nom de Pors-Even. La description qu'il en a faite dans son fameux roman est, d'ailleurs, si minutieusement exacte que nous la reconnaissions du premier regard, bien que nous ne l'ayions jamais vue. Elle est bien là, « toute grise, très petite et très vieille, au milieu de l'aridité d'alentour, un bouquet d'arbres, gris aussi, et déjà sans feuilles, lui faisant des cheveux, des cheveux jetés tous du même côté, comme par une main qu'on y aurait passée. »

Par cette pluvieuse journée de la fin de juillet, elle est froide et mouillée, la pauvre chapelle de Perros ; ses murs suintent une humidité malsaine ; ils sont recouverts de grandes plaques de mousses vertes et jaunes qui lui donnent un air d'abandon et de misère, un air qui lui sied absolument, qui est précisément celui que nous nous étions figuré

et que nous aurions été dégus de ne pas lui voir.

Le portrait qu'a tracé Loti date de la mi-septembre et nous sommes encore en juillet : pourtant le ciel est si sombre, l'air si froid aujourd'hui, que les choses nous apparaissent sous le voile de mélancolie qui leur est habituel.

Autour de l'église, voici exactement « le petit mur croulant, dessinant un enclos, enfermant des croix ». De chaque côté de l'autel, « les saints en granit, tachetés de jaune pâle de soufre par les lichens » ; et, sous le porche, les croix suspendues, des fleurs fanées, les plaques de marbre enchâssées dans le mur, et portant des inscriptions funéraires, modestes souvenirs, à peine plus durables que les autres, accordés aux matelots qui ne sont pas revenus et dont les corps se sont perdus on ne sait où, là-bas vers le Nord, dans l'immensité des mers froides.

Nous copions quelques-unes de ces inscriptions, choisissant les plus significatives.

L'auteur de *Pêcheur d'Islande* les a peu modifiées :

A la mémoire  
de Sylvestre Camus  
enlevé du bord de son navire et  
disparu aux environs du Nord-fjord.  
En Island, à l'âge de 16 ans. Le 18  
Juin 1856. Amis, priez Dieu  
pour lui.

A la mémoire de Sylvestre Bernard  
capitaine de la golette Mathilde  
disparu en Island dans l'ouragan du  
5 au 8 avril 1867, à l'âge de 33 ans,  
ainsi que 24 hommes de son équipage.

Ames pieuses, priez pour eux.

Bon frère, le Seigneur t'a appelé à la fleur de ton âge.  
Nous n'étions pas dignes de t'assister à ton heure  
dernière.

La Sainte Vierge sous la protection de laquelle tu  
étais nous a remplacés.  
Elle t'a fermé les paupières. Aimable enfant, compte  
sur nos prières. Nous ne t'oublierons jamais.

En mémoire de François Floury  
époux de Anne-Marie Mall  
capitaine à bord de la Léopoldine  
perdu en Island du 1<sup>er</sup> au 3 avril 1877  
avec 22 hommes formant son équipage  
D. C. D. à l'âge de 38 ans.  
Qu'ils reposent en paix.

Il y en a une quinzaine de ces inscriptions.  
Elles font songer aux douleurs infinies, irré-  
médiables de ceux qui sont restés. Pour eux  
aussi, il faut qu'on prie.

Dans le voisinage de la chapelle, des mul-  
titudes de sentiers serpentent au travers de  
la lande d'où l'on domine la mer du côté de  
Paimpol, du côté de Logivy et jusqu'au-delà  
de la pointe de l'Arcouët, par le chenal de  
Bréhat.

Le spectacle est magnifique, on l'admire-  
rait des journées entières sans jamais se las-  
ser.

Lorsqu'un rayon de soleil déchire la  
brume, c'est un anéantissement de misère.  
Tout cela se transfigure, la mer devient  
bleue et réfléchit la côte devenue, elle aussi,  
tout à coup souriante, douce et claire. Je ne  
sais quelles senteurs enivrantes émanent alors  
de ce vieux sol ordinairement si sévère, et  
quelle musique exquise monte du profond  
des flots jusqu'au profond du cœur. Mais cet  
apaisement et ces sourires sont de brève

durée ; les tentures grises de la brume ne tardent pas à cacher de nouveau et le ciel et la terre, laissant encore pleurer de la pluie sur des paysages de deuil.

\* \* \*

Entre la chapelle de Perros et le village de Ploubazlanec, un chemin creux conduit jusqu'au fond d'un ravin. Et là, justement comme nous pensions à elle, à cause de certaine petite maison d'apparence désolée qui nous avait fait évoquer son image, voici que se présente devant nous une longue vieille femme décharnée, les yeux sans regard, le visage ravagé par les larmes, une attitude de grand malheur.

C'est la grand-mère Moan qui n'a pas encore pu mourir.

Elle s'en va tout droit, machinalement, dans cette attitude d'abandon et d'habituel désespoir qui nous l'a faite reconnaître. Elle va jusqu'à la fontaine voisine, puiser de l'eau, dans un vase de terre.

Sur l'autre bord du ravin court la grande et large route qui réunit Paimpol à Ploubazlanec et se prolonge jusqu'à la pointe de l'Arcouët, la fin des terres du côté du Nord. Peu avant d'atteindre le village, on rencontre le cabaret dont l'enseigne « *Au ciaire chinois* » fit sourire, en un moment de grande inquiétude, Gaud qui cheminait sur Pors-Even. Les deux magots en robe verte et rose, avec de longues queues, buvant du cidre, sont toujours là, peints contre le mur, comiques et dépayrés.

Ploubazlanec est un grand village, un bourg de 3000 âmes, beaucoup plus propre que ne sont généralement les bourgs en Bretagne. Il est le centre d'une importante commune dont dépendent Logivy et Pors-Even, et qui s'étend en presqu'île entre la baie de Paimpol et la rivière de Trieux.

L'île de Bréhat n'est qu'un morceau de cette presqu'île isolé par un bras de mer d'environ un kilomètre de largeur. Nous consacrons l'après-midi à lui rendre visite

après avoir salué dans l'auberge « *A la descente des voyageurs* » une excellente femme du pays qui possède les plus jolis enfants du monde, un tout petit surtout dont les yeux, immenses et resplendissants, sont d'une beauté admirable.

Nous nous embarquons donc au pied de la falaise pour la commune insulaire de Bréhat qui nourrit un millier de pêcheurs. L'île principale est extraordinairement découpée, échancrée par des anses dont les deux plus profondes, opposées l'une à l'autre, la divisent en deux portions qui ne tiennent l'une à l'autre que par une étroite langue de terre. Des chemins tortueux bordés de hauts murs de pierre en font un véritable labyrinthe au milieu duquel il est fort difficile de s'orienter.

Sur les côtes, se dressent d'énormes blocs de syénite. L'un d'eux, « la Vierge du Paon », représente plus ou moins le profil d'une madone. A côté, le phare du Paon croise son feu avec celui de Rosedo. C'est le point cul-

inant de l'île; la vue y est imposante; la mer se brise à son pied avec un bruit formidable de coups de canon; un fracas d'épouvaante retentit au fond de l'abîme, et aussi loin que pénètre le regard, on aperçoit les lames lointaines soulevant à des hauteurs vertigineuses leurs panaches d'écume.

Dans l'excavation d'un rocher inaccessible on montre une grosse pierre blanche posée dans un tel état d'équilibre instable que les jours de tempête, les vagues, dit-on, la soulèvent, puis la laissent retomber sur sa base de granit. Depuis des siècles, ce marteau gigantesque frappe l'enclume, indiquant sans jamais se lasser le rythme des mugissements de la mer démontée.

Cette pierre a sa légende.

Le dimanche, les jeunes filles de l'île viennent la consulter sur ce qui leur tient le plus au cœur, elles y viennent émues et craintives, car ses réponses sont inexorables; elles portent à la main trois galets, rouge, blanc et bleu et les lancent l'un après l'autre

dans le gouffre. Il est très rare qu'elles soient assez habiles pour atteindre de la sorte la grosse pierre, les galets heurtent aux parois de l'abîme, rebondissent avant d'y parvenir et vont se perdre dans les fissures. Cependant il arrive parfois que l'un des cailloux rencontre par hasard le marteau de quartz clair : si c'est le blanc, c'est d'un heureux présage, la jeune fille se mariera dans le courant de l'année ; mais si c'est le caillou rouge qui touche au but, cela signifie que l'enfant devra se faire religieuse, et si c'est le bleu, c'est pis encore : elle restera toujours laïque et célibataire.

Il s'agit là d'une très ancienne coutume ; les mauvaises langues assurent qu'une vieille sorcière qui sait tout, connaît entre autres une certaine manière de lancer le galet blanc qui assure toujours la victoire, et comme le procédé est bon pour tous les galets, rien n'est plus facile en lançant le rouge et le bleu de conjurer le mauvais sort après avoir

pour quelques centimes acheté le secret à la sorcière.

La vie est monotone à Bréhat comme sur les autres îles embrumées de la Bretagne. Le sol est couvert de sable, il nourrit pauvrement quelques mauvaises herbes que broutent de rares moutons. Les habitants sont pêcheurs ; les veuves dominent et entretiennent avec peine une famille souvent nombreuse. Par bonheur, l'intarissable nourrice qui arrose les rivages est si féconde que la grande misère n'est pas connue...

Nous quittons l'île après avoir empli nos regards de ses beautés tristes, et comme nous remontons le chemin sablonneux de l'Arcouët pour retourner à Paimpol, l'horizon pour un instant a perdu ses nuages ; il réfléchit sur nous les feux du couchant, la côte se pare magnifiquement de teintes pourprées ; c'est, à l'approche de la nuit, une explosion de lumière. D'un coup d'œil encore, nous embrassons le pays tout entier avec ses con-

trastes violents. Son intense poésie s'infiltre si doucement dans l'âme que celle-ci en est ravie. Nous saluons une dernière fois le hameau de Pors-Even et nous donnons le meilleur de nos pensées aux coeurs agités qui pleurent devant la madone de Perros, essayant de l'attendrir, la suppliant de veiller sur les absents et de ramener au port les bien-aimés qui naviguent à cette heure sur la terrible mer du Nord.

Puis, par la route de Ploubazlanec, à la nuit tombante, nous regagnons la petite ville de Paimpol, sombre, triste et silencieuse.



XV

## Sombre histoire.

Ses parents n'avaient plus qu'elle au monde!

Elle se nommait Jeannik, et cette jolie petite personne, âgée de deux ans à peine, faisait la joie de son entourage; elle était comme une compensation aux chagrins de toute nature qui avaient frappé son père et sa mère, deux êtres bien malheureux, d'une malchance cruelle et obstinée et d'une pauvreté touchant à la misère.

Lorsque je fis leur connaissance, vers le temps où se passa cette douloureuse histoire, ils exploitaient un « carrousel » forain et se

trouvaient engagés par une convention verbale dans une ruineuse affaire, l'entretien d'un théâtre de marionnettes, de « *marionnettes parlantes* », comme l'indiquaient de grandes lettres rouges sur le rideau blanc qui servait d'enseigne à leur établissement.

Originaires tous les deux d'un bourg du Finistère, un goût commun pour la vie errante les avait unis, et, maintenant, jeunes encore, ils allaient de village en village, au gré du calendrier des foires, des pardons, des pèlerinages, de toutes les réjouissances publiques si fréquentes dans leur pays natal. Les Bretons, gens sobres et travailleurs en temps ordinaire, aiment à s'amuser dans les grandes circonstances. Aussi, les époux ambulants ne manquaient-ils aucune fête importante, certains de rencontrer toujours des clients amateurs d'un sport facile ou des casseroles banales qu'ils faisaient débiter à leurs artistes de paille. Malheureusement, ils eurent à lutter contre une concurrence terrible, et les jours où leur métier les faisait

vivre étaient peu nombreux en comparaison de ceux où il les laissait avoir faim. Pourtant, après bien des déboires, et à force d'économies, leur sort semblait devoir s'améliorer, l'espérance renaissait dans leurs cœurs; ils avaient surtout une joie suprême, leur petite fille, fraîche et jolie, remarquablement forte pour son âge, avec des yeux vifs, une expression très douce et des joues pleines et roses, comme on n'en voit guère aux enfants pauvres des villes.

Je les rencontrais pour la première fois justement comme ils étaient en train de promener leur enfant sur la grève, au soleil du matin; mon attention fut attirée par le gaouillage de la petite fille, qui trottinait joyeuse parmi les galets du rivage, pendant que ses parents, nonchalamment étendus, la contemplaient avec une sorte de fierté. Ils avaient l'air de très braves gens, et nous causâmes du bon effet des vents du large sur les joues roses des petits enfants.

Pourquoi donc faut-il, hélas! que les vents sains de la grande mer reculent parfois devant les souffles terrestres chargés de miasmes, de la poussière empestée des villes, qui causent au sein des populations robustes, mais mal nourries, de la région côtière, d'épouvantables tourments?

\* \* \*

Quelques semaines plus tard, sur la place de l'église d'un autre village où je venais d'élire domicile, mes regards tombèrent sur un couple en haillons qui, au pied d'un mur, en plein soleil, jouait avec un petit enfant. Une grande joie rayonnait sur leurs pauvres visages, cette joie ineffable et délicieuse qui prend sa source dans l'adorable babil et le pur sourire de la première enfance. Je les reconnus de suite, et, vous savez comment cela se passe: on a beau ne s'être vus qu'une fois par hasard, il suffit qu'un motif de sympathie vous ait un instant rapprochés pour

que l'on se considère comme de vieilles connaissances.

En quelques instants je fus au courant de leur situation. Il ne leur restait plus que le pauvre carrousel étriqué. Les affaires ayant mal tourné, leur théâtre de marionnettes avait été saisi; il y a tant de méchants dans le monde que, pour verbales qu'elles soient, des conventions vous conduisent encore au tribunal, lorsqu'elles ne sont pas strictement observées. « Par bonheur, conclurent-ils, l'enfant se porte si bien, que c'est une bénédiction. » Je regardais Jeannik et je vis qu'en effet elle se portait à merveille, ses joues étaient toujours plus rouges et fraîches, et elle sautillait sur la place de l'église avec des gestes qui dénotaient chez elle un grand bonheur de vivre. Quelques pas plus loin, le carrousel était dressé, défraîchi et mal équilibré; des enfants s'ébattaient parmi ses chevaux de bois; l'un d'eux toussait d'une toux rauque et tellement pitoyable que je me dirigeai vers lui pour le

secourir, lorsque Jeannik, me devançant, lui mit tout à coup, par un élan de compassion, un baiser sur les lèvres. La scène fut touchante. Sottement, nous la prolongeâmes jusqu'au soir, montrant à cette bande d'enfants les multiples préparatifs du grand Pardon, qui devait, le surlendemain, se dérouler dans le village.

\* \* \*

La nuit suivante, je fus réveillé par des coups violents frappés à ma porte. « Au nom du ciel, ouvrez, crieait une voix déchirante, venez vite, ma petite fille se meurt. » Et, dans la corbeille d'osier qui lui servait de berceau, sous la toile tendue par-dessus le carrousel, gisait Jeannik, très pâle, les yeux tournés, la gorge serrée, respirant par saccades, secouée de violents accès de toux, entrecoupés de grands silences. Je la pris dans mes bras et je fus saisi par le froid de son petit corps. Assurément, elle étouffait. Je

courus à la ville voisine demander un médecin. Cinq kilomètres et point de voitures. Deux heures s'écoulèrent avant l'arrivée du docteur, deux heures fatales. Lorsqu'il pénétra sous la tente qui servait d'abri à la malheureuse famille, il était trop tard; Jeannik était morte, toute blanche et livide, les poings crispés, la face boursouflée, méconnaissable, avec ses yeux ternes, encore grands ouverts, au fond de l'humble corbeille d'osier qui, maintenant, lui faisait un cercueil.

Le médecin hocha la tête et, sans apprêt, un peu durement, s'adressant aux parents affolés : « il n'y a rien à faire, leur dit-il, votre enfant est morte, le croup l'a tuée. » Puis, sans transition, il leur réclama le prix de son dérangement.

\* \* \*

Les populations d'alentour sont venues, nombreuses, au pardon du petit village bre-

ton; toutes les routes qui y conduisent sont couvertes d'une foule joyeuse, les hommes en culottes blanches et veston noir, les femmes avec leurs coiffes fraîches du dimanche. Ils sont venus avec le parti-pris de beaucoup s'amuser, une fois leurs dévotions finies. Et voici que, justement à leur arrivée, la cloche des trépassés mêle son glas funèbre aux notes gaies d'un piano mécanique, qui joue sur la grande place voisine de l'église. C'est qu'en ce jour de fête religieuse, après les litanies et le défilé de la longue procession enguirlandée, après la promenade glorieuse des saintes bannières, de la Vierge somptueusement parée, le clergé a précisément choisi l'heure des plaisirs profanes pour expédier une ennuyeuse affaire, une besogne vulgaire qui n'a pu être retardée jusqu'au lendemain.

Vous comprenez, il s'agit de conduire une enfant au cimetière!

Le ciel est gris, un ciel de deuil, les vents

de la mer chassent des nuages lugubres. Au pied de la grande croix portant l'image du Sauveur des hommes, une petite fosse toute fraîche est creusée dans le cimetière. Un cortège approche. Quelques femmes recueillies, enveloppées du long manteau de deuil, qui est de tradition en Bretagne, deux ou trois marins à la démarche penchée, venus là par complaisance, des enfants de chœur, un prêtre. Puis, une toute petite bière de sapin noirci est descendue dans la fosse, auprès de laquelle le vicaire récite des prières, et la mère désolée fait entendre de lamentables sanglots.

Et c'est tout.

La petite Jeannik aux joues roses, innocente et pure, est rendue à la terre.

Alors, la cloche ayant cessé de battre, on n'entend plus sous le ciel sombre que retenir les mélodies populaires, jouées par le piano mécanique pour attirer la foule sur les chevaux de bois du pauvre carrousel. Ici et là, quelques éclats de rire, d'infructueux

efforts de réjouissance dans ces populations venues de loin pour s'amuser.

Comment! dis-je au malheureux qui pleurait à chaudes larmes en tournant la manivelle, vous n'êtes donc pas venu à l'enterrement de votre petite fille?

Sous l'étreinte d'une révolte intérieure, le rouge lui monta au visage, il ne put se contenir : « Canailles! hurla-t-il, en montrant le poing à la demeure des prêtres, ce sont d'abominables canailles. » Il n'en dit pas davantage, et, pleurant toujours, il continua d'une main qui tremblait, la mélodie naissante, un moment interrompue.

J'appris, dans la suite, que le curé de la paroisse n'avait consenti à accorder aucun délai aux pauvres gens pour payer les frais d'ensevelissement. Il n'avait pas été demandé pour administrer l'enfant, trop subitement foudroyée, et il se vengeait à sa manière.

Ceci m'expliqua la grande colère du père.

Pendant que, dans les formes traditionnel-

les, on conduisait sa fille dans la terre, il avait bien dû faire marcher son carrousel pour gagner de quoi régler ses comptes avec l'Eglise, faire dire une messe, brûler de l'encens, tout ce qui est nécessaire, paraît-il, pour forcer les portes du paradis et assurer une place à la pauvre petite âme dans le royaume des bienheureux.



## TABLE DES MATIÈRES

---

	Pages
Chapitre I.	11
Chapitre II.	35
Chapitre III.	47
Chapitre IV.	59
Chapitre V.	75
Chapitre VI.	87
Chapitre VII.	99
Chapitre VIII.	113
Chapitre IX.	131
Chapitre X.	147
Chapitre XI.	179
Chapitre XII.	195
Chapitre XIII.	199
Chapitre XIV.	205
Chapitre XV.	229



